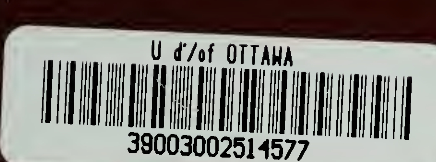

U d'/of OTTAWA
39003002514577

2-6-50

ROLAND

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

PAR

M. L'ABBÉ MARC CALMON

Professeur de seconde au petit séminaire de Montfaucon (Lot)

PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1880



ROLAND

1262. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

ROLAND

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

PAR

M. L'abbé Marc CALMON

Professeur de seconde au petit séminaire de Montfaucon (Lot).

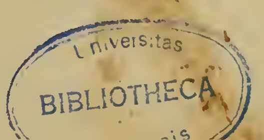
PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1880



PRÉFACE

L'auteur de l'ouvrage, qu'on va lire, ne l'avait pas d'abord destiné au public. Professeur de seconde au petit-séminaire de Montfaucon-du-Lot, il avait été chargé de trouver et de faire jouer une pièce, pour la distribution des prix, à la fin de l'année scolaire. Encouragé par le succès de la représentation précédente, où *la Fille de Roland* de M. de Bornier, transformée avec quelques coupures en fils de Ganelon, avait charmé le public, il crut qu'un drame, qui aurait pour matière les traditions contenues dans *la Chanson de Roland* ne pourrait manquer d'intéresser les mêmes spectateurs. Il ne se trompa point. *Roland*, en quatre actes et en vers, fut joué par les

élèves de notre établissement, le 19 août 1879, aux applaudissements universels de l'assistance. Il en parut un petit compte rendu dans *le Limousin et Quercy* le meilleur journal de la localité, où on louait tout ensemble, et la bonté de l'ouvrage, « qui renfermait plusieurs scènes d'une beauté supérieure et du plus grand effet dramatique, » et la déclamation « naturelle, vive et intelligente des jeunes acteurs ».

On y rappelait aussi avec raison, le discours si éloquent et si élevé de Monseigneur l'archevêque d'Alby, qui présidait cette fête de famille. Monseigneur développa cette grande idée, que chacun des jeunes gens qui l'écoutaient devait être lui aussi un Roland, pour combattre, non plus avec l'épée, mais avec la plume, les combats de l'Église et de la vérité, attaquées avec tant de violence par de nouveaux *païens*. Monseigneur l'évêque de Cahors, ayant voulu le féliciter de sa ma-

gnifique improvisation, « je n'en ai pas le mérite, répondit Mgr Ramadié, c'est *Roland* qui m'a tout inspiré. » - « Sans doute, répliqua Mgr Grimardias, parce que vous êtes homme à recevoir vite et bien les inspirations. » Ainsi notre Pasteur bien-aimé savait ajouter aux soins les plus délicats, avec lesquels il avait accueilli son hôte, des paroles plus délicates encore. Tout le monde en était frappé. « Il est vraiment difficile, disait-on, d'être ou plus éloquent que Monseigneur d'Alby ou plus aimable que Monseigneur de Cahors. »

Plusieurs amis de l'auteur l'ont engagé à faire imprimer cette pièce, qui avait si bien réussi. Il s'est décidé à suivre leurs conseils, après l'avoir retouchée. Il pense qu'elle s'adresse, et aux professeurs, qui s'occupent à diriger les représentations dramatiques, en usage dans beaucoup de collèges et de séminaires ; et aux gens du monde, qui goûtent

et lisent volontiers les vieilles traditions de nos pères. La traduction de *la Chanson de Roland*, par M. Léon Gautier, exacte, vigoureuse, et rude comme l'œuvre elle-même, a obtenu le succès le plus éclatant et le plus légitime. Puisse le drame, que nous offrons au public trouver aussi beaucoup de lecteurs ! La forme de ce dernier ouvrage est plus moderne et plus accessible, ce semble, au grand nombre. Le dialogue dramatique et quelques incidents ou développements nouveaux y ajoutent aussi peut-être un surcroit d'intérêt. Mais au fond le but qu'on a voulu atteindre est celui-là même qu'a si bien exprimé, dans la préface de sa traduction, M. Léon Gautier. Comme lui l'auteur en travaillant n'a songé qu'à notre chère France et à notre Église catholique plus chère encore. Rappeler les Français à eux-mêmes, les réveiller de leur apathie par les grands souvenirs de leurs antiques gloires, verser dans

leurs âmes abattues par les terribles calamités de l'heure présente, de nobles consolations et de solides espérances; voilà les pensées qui l'ont soutenu dans son entreprise, les sentiments qu'il a voulu rendre, l'objet qu'il a proposé à son ambition. A-t-il réussi? Le lecteur en sera juge. En tout cas, si ce petit livre gagnait la faveur du public, l'auteur y croirait voir la preuve, non pas qu'il a du talent, mais que l'amour de la France et de l'Église n'est pas encore éteint dans les cœurs.

Cette pièce est très belle.

Dialogues abondants
Il faudra aux acteurs beau[coup]
de préparations, de jeu, pour sup[pléer]
au manque de vie surtout d[ans]
les scènes de conseil — Pendant
la bataille il faudrait voir
la foule — les traînards — [...]

ROLAND

mise en scène facile —

PERSONNAGES

FRANÇAIS.

CHARLEMAGNE, empereur.

ROLAND, son neveu, chef des douze pairs.

GANELON, comte de l'Empire, beau-frère de Charlemagne et beau-père de Roland.

NAYMES, duc de Bavière.

OLIVIER, l'ami de Roland.

TURPIN, archevêque de Reims.

THIERRY, jeune chevalier.

RICHARD, duc de Normandie.

GAUTIER, OGIER, SAMSON, ANSÉIS, ENCELIN, OTHON, GIRARD, pairs de Charlemagne.

Foule de chevaliers français, parmi lesquels des parents de Ganelon.

SARRAZINS.

MARSILE, roi de Saragosse.

MOHAMMED, son fils.

BLANCANDRIN, parent du roi, ambassadeur.

PRIAMON, vieillard, gouverneur de Mohammed.

VALDABRUN, jeune comte, ami de Mohammed.

CLIMORIN, GARLAND, seigneurs.

CHERNABLE, comte de Tortose,
BALAGUER, émir,
CORTABLIS, roi de Barbarie,
MARGARIS, duc de Séville.
} alliés de Marsile.

Foule de chevaliers maures.

ACTE PREMIER

LA QUERELLE DE ROLAND ET DE GANELON.

Le théâtre représente quelques arbres au fond, et sur les côtés, des pans de murailles en ruine. Au milieu est une grande tente ouverte. Charlemagne apparait assis sur un fauteuil d'or. A ses côtés en demi-cercle, sont rangés, à droite : Roland, Olivier, Turpin, Girard, etc,; à gauche : Naymes, Ganelon, Ogier, etc.

SCÈNE I.

CHARLEMAGNE, ROLAND, NAYMES, GANELON, OLIVIER.

CHARLEMAGNE.

Mes fidèles barons, Charle est content de vous ;
Cordre, la fière Cordre, a plié sous vos coups ;
Ses forts sont démolis, ses vingt portes hachées,
Ses remparts abattus, ses hautes tours couchées.

Nous n'avons tout autour qu'un immense monceau
De décombres rougis et fumants, sûr tombeau,
Où, pour l'éternité gisent ensevelies
Du roi maure détruit l'armée et les folies.
Les quelques survivants épargnés par le sort
Sont forcés de choisir le baptême ou la mort,
Au Christ, le Tout-Puissant, rendons grâces et gloire !
Car c'est de lui que vient cette grande victoire.
Mais gloire à vous aussi, mes fidèles Français,
De l'univers jaloux vous êtes pour jamais
La merveille et l'honneur : devant votre vaillance
Des peuples les plus forts croule la résistance.
En vain s'enferment-ils de fossés et de murs,
Il n'est point pour vous fuir d'asiles qui soient sûrs.
La fière Pampelune et la grande Masèle,
L'héroïque Léon, l'imprenable Tudèle,
Cordre enfin, les voilà maintenant à vos pieds.
Nos derniers ennemis se sont réfugiés
Tout pâles et tremblants, derrière Saragosse.
Cette antique cité, formidable colosse,

D'un mont aux flancs abrupts couronnant le sommet,
Se dresse encor debout. Seule elle compromet
Nos succès et nos plans ; il faut marcher sur elle
Sans retard et briser son audace rebelle.
Son roi, de notre Dieu l'ennemi forcené,
Marsile, il est perdu, car je l'ai condamné.
Mon Roland rangera nos troupes en bataille ;
Il conduira l'assaut de la grande muraille,
Et je ne pense pas voir les Français plier,
Tant que lui devant eux marchera le premier.
Moi j'ai dit mon conseil, vous, donnez-moi le vôtre,
Chacun peut librement en exposer un autre ;
Je le suivrai, s'il est conforme à la raison.

NAYMES (se lève.)

Glorieux Empereur, votre conseil est bon.
Non certe il ne faut pas qu'une ville d'Espagne
Se vante un jour d'avoir fait trembler Charlemagne,
Et s'être ri de lui la seule impunément.
Elle vous a bravé, qu'un juste châtiment

La frappe, elle et son roi, le perfide Marsile.
Faites courber au joug cette tête indocile.
Il s'en croit trop d'avoir sa fière liberté,
Tandis qu'à vos genoux, avec humilité,
Les autres rois païens jurent l'obéissance.
Pour rompre de ses murs l'orgueilleuse puissance,
Il suffit d'un assaut dirigé par Roland,
Car il a mérité cet honneur, le vaillant !
Hier, lorsque mon bras, hélas ! glacé par l'âge,
De mon cœur indigné trahissant le courage,
A Malcéris vainqueur m'abandonnait perdu,
Roland s'est élancé rapide : il a fendu
D'un coup de Durandal la tête et la poitrine
Du géant, m'a sauvé de la gent sarrasine,
Et l'a contrainte, seul, à nous tourner le dos.
Qu'il nous commande à tous, ce héros des héros !

TOUS (se levant, moins Ganelon).

Oui, c'est juste ! c'est juste ! (Ils reviennent s'asseoir).

GANELON (se lève).

Écoutez-moi, duc Nayme ;
Si vous tout le premier, non l'Empereur lui-même,
Eussiez dit d'obéir à son commandement,
Je vous aurais traité de fou très-sagement.

NAYMES.

Pourquoi ?

GANELON.

Parce qu'il est cent fois trop téméraire
Votre Roland, pour bien conduire cette guerre.
A lui, je le veux bien, les puissants coups d'épieux,
Mais à d'autres les soins d'un siège périlleux !
Son aveugle valeur, toujours accoutumée
Aux combats découverts, ici perdrait l'armée.

ROLAND (se lève).

Vous m'insultez : pourtant je suis bien près de vous,
Ganelon.

GANELON.

Que m'importe ? Êtes-vous parmi nous
Le seul brave ?

ROLAND.

Non pas : mais, par le Christ ! je pense
D'aucun homme vivant ne recevoir d'offense,
Qu'il n'en soit châtié bientôt.

GANELON.

Jeune orgueilleux !

ROLAND.

Si l'on devait compter mes exploits glorieux,
J'ai vécu plus que vous.

GANELON.

Oui, j'aime à vous entendre
Vous-même vous vantant !

ROLAND.

Voudriez-vous prétendre
Que Roland devant vous allât s'humilier !

GANELON.

Et vous que du grand roi le plus ancien guerrier,
Fameux dans cent combats, pût sans impatience,
Écouter... d'un enfant la superbe insolence ?

ROLAND.

Cet enfant, Ganelon, songez que c'est Roland.
Le respect lie un bras de colère brûlant,
Sans quoi vous seriez mort.

GANELON.

Pas de paroles fières !
Sachez qu'ailleurs les pieds vous seraient nécessaires.

ROLAND. (Il dégaîne).

A vous, comte ; pour moi, ma Durandal en main,

Dix hommes comme vous, je les abattrais bien
D'un revers.

GANELON.

Venez donc, si vous m'osez combattre,
A quatre pas d'ici : vous essaierez d'abattre
Non pas dix Ganelon, un seul. Êtes-vous prêt ?

ROLAND.

Sire, de grâce un mot ! et de lui c'en est fait.

CHARLEMAGNE.

Rengaînez, mon neveu, votre glaive terrible.
Je jure par le Christ le serment inflexible,
De ne jamais souffrir que d'un fer assassin
Un Français de son frère aille entr'ouvrir le sein.
Mais pour Roland surtout, si dans une querelle
Il tuait Ganelon, quelle honte immortelle !
C'est l'époux de sa mère, il le doit respecter
Presqu'en fils, et non pas à ses jours attenter.

Pour vous, qu'un nœud si saint à l'union convie,
Ganelon, étouffez vos sentiments d'envie,
Et ne prétendez plus commander à Roland,
Ici, nul n'a ce droit.

ROLAND.

Nul que Charles le Grand
Après Dieu.

CHARLEMAGNE.

Gardez donc maintenant le silence,
Et ne songez tous deux, unis d'intelligence,
Qu'à marcher avec moi, chassant, victorieux,
De son dernier abri le Maure astucieux,
Bientôt du fier sommet de sa tour la plus haute,
Vos mains, vos fortes mains arracheront sans faute
Du menteur Mahomet l'exécrable croissant.
Là-haut, où vers le ciel il dresse menaçant
Son demi-cercle aigu, flottera la bannière
Qu'ornent la croix du Christ et les clefs de saint Pierre.

(Il se lève et tous avec lui.)

Marchons, notre grand Dieu ne peut que nous bénir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Sire, droit Empereur, je viens vous prévenir
Qu'un nouveau messager de la gent sarrasine,
Habillé richement et d'une haute mine,
Balançant dans sa main un rameau d'olivier,
Nous demande à voir Charle. Il vient le supplier
D'accorder à Marsile une paix nécessaire.

CHARLEMAGNE.

Qu'il vienne ici devant l'assemblée ordinaire
De mes barons français exposer ses desseins.

SCÈNE III.

LES MÊMES. BLANCANDRIN (s'avance).

BLANCANDRIN.

Au nom du puissant Dieu qu'adorent les chrétiens,
Sire, je vous salue et me courbe docile.

(Il se prosterne à terre devant Charlemagne assis, puis à genoux continue.)

Voici ce que par moi notre vaillant Marsile
Vous mande à vous, des Francs le redoutable roi.
« O Charles ! j'ai longtemps médité votre loi ;
C'est la loi du salut qu'il nous faut tous admettre,
Je veux de mes sujets le premier m'y soumettre ;
Je suis vaincu, j'ai tort : le droit est au vainqueur.
Vous apportant en don mes trésors et mon cœur,
Je viendrai dans deux mois en votre capitale,
Recevoir sur mon front la sainte eau baptismale,
Et mes mains en vos mains vous prêter le serment

Comme à mon suzerain d'obéir humblement.
Je serai le vassal du puissant Charlemagne,
Et de lui seul tiendrai la couronne d'Espagne. »

(Blancandrin se relève.—Charlemagne, après avoir levé la tête vers le ciel, la baisse de nouveau, et reste quelques instants en silence.)

CHARLEMAGNE.

Vous avez bien parlé ; Marsile votre roi
Désire vivement la paix, si je vous croi.
Mais dois-je me fier à vos belles promesses ?
Ne pouvez-vous couvrir de coupables finesses,
Sous des dehors menteurs étalés à nos yeux ?

BLANCANDRIN.

Sire, nous livrerons, otages précieux,
Vingt chevaliers choisis de la plus noble race,
Parmi lesquels mon fils lui-même prendra place.
Ce n'est pas à ce prix qu'on tente de tromper.
Nul jamais n'a voulu lui-même se frapper.
Je vous répète donc, que notre roi Marsile

Et ses principaux chefs, acceptant l'Évangile,
Dans Aix, à Saint-Michel, se feront tous chrétiens.

CHARLEMAGNE.

Du salut c'est la voie ouverte à vos païens.

(Il se lève et les pairs avec lui ; se tournant vers Thierry.)

Vous, Thierry, prenez soin de ce Maure, notre hôte ;
Que l'ennemi jamais ne reproche une faute,
Au roi, par qui le Christ frappe les autres rois.
Marsile a lâchement pendu plus d'une fois
Mes nobles messagers, mais le sien qu'on le fête,
Que partout dans le camp comme un frère on le traite ;
Des perfides ainsi Charles sait se venger.

(Thierry, Blancandrin sortent au milieu des pairs dont les rangs s'ouvrent.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOINS BLANCANDRIN, THIERRY.

CHARLEMAGNE.

Sur vos sièges, Seigneurs, revenez vous ranger,

Tranquillement assis chacun à votre place.

(Tous obéissent.)

Voilà donc du païen l'insupportable audace
Tombée ; il vient à nous timide et suppliant.
De ces offres de paix toujours me défiant,
Aujourd'hui plus encor je soupçonne une feinte.
Mes fidèles barons, partagez-vous ma crainte ?

ROLAND (se lève).

Oui, Sire, je suis bien convaincu, quant à moi,
Que nous serions des fous, si nous ajoutions foi
Aux discours tout menteurs de l'homme de Marsile.
Quand je vous eus conquis Commibles et Sébile,
Tolède, Balaguet, Noples, Valencia,
Ce roi, le plus félon des rois, vous envoya
Quinze des siens qui, par de mielleuses paroles,
De l'or et des serments jurés en leurs idoles,
De vos plus sages même aveuglèrent les yeux.
Aux Maures sur la foi d'un traité captieux,
Vous députez Basant et son frère Basile.

Alors qu'arriva-t-il ? Le perfide Marsile,
Au mépris de tout droit, au mépris de l'honneur,
Jetant le plus cruel outrage à leur seigneur,
Comme de vils brigands massacra les deux comtes.
Il osa même plus : pour accroître nos hontes
Et dresser un trophée à son Dieu Mahomet,
Il planta sur des croix leurs crânes, au sommet
Des hauts monts d'Haltoïe, en face de sa ville.
Ils y pendent blanchis. Oh ! qu'elle serait vile
Et funeste la paix avec ce roi bandit !
Il trahira toujours comme alors il trahit.
Croyez-moi, mon Seigneur, faites, faites la guerre,
Saragosse bientôt sera couchée à terre ;
Ce bras vous en répond... et l'ardeur des Français.
Ils la haïssent tous comme moi je la hais,
Ils brûlent de venger le meurtre de leurs frères ;
Donnez un libre champ à ces nobles colères,
Par un grand coup frappez les païens de terreur,
Qu'ils tremblent au seul nom de Charles l'empereur.

(Il s'assied.)

GANÉLON (se lève).

Sire, permettez-moi de montrer l'imprudence
D'un conseil insensé que dicte l'arrogance.
Non certes qu'à Roland je prétende insulter,
C'est votre intérêt seul que je veux consulter,
Et vous en allez voir la preuve indiscutable.
Lorsque le roi Marsile, encore redoutable,
Déclare qu'il est prêt à plier les genoux,
A venir, dans deux mois, mains jointes, devant vous,
A jurer qu'il sera dès ce moment votre homme,
Obéissant au Christ, obéissant à Rome,
Qu'il tiendra de vous seul son Espagne en vassal ;
Celui qui vient ici, d'un langage brutal,
Prétendre qu'il vous faut rejeter ces avances,
Une paix opportune et des profits immenses,
Qui ne vous coûtent rien, que l'on vient vous offrir,
Que la victoire à peine eût pu vous conquérir ;
Celui-là, quel qu'il soit, Empereur, ne s'arrête
Pas plus à votre bien qu'aux malheurs qu'il apprête,

Par d'éternels combats, à vos nobles barons.
Qui sait de quelle mort plusieurs nous périrons,
S'il faut recommencer la guerre avec le Maure ?
Sans doute nous serons vainqueurs, mais je déplore
Un sang versé sans but et notre nouveau deuil.
Le conseil de Roland est celui de l'orgueil :
De la France à sa gloire il vend les avantages.
Sire, laissez les fous, tenez-vous en aux sages.

(Roland se lève et au moment où il va prendre la parole le duc Naymes, qui s'est levé en même temps, lui fait signe de garder le silence. Roland se rassied en frémissant.)

NAYMES.

Empereur, vous avez entendu Ganelon ;
Il conseille la paix, je crois qu'il a raison,
Moi je vous excitais tout à l'heure à la guerre,
Pour que le roi païen courbât sa tête altière
Devant vous et le Christ. Maintenant qu'il l'a fait,
Vous pouvez à bon droit vous montrer satisfait.
Ses offres ne sont plus aujourd'hui frauduleuses ;
Il voit entre vos mains ses villes populeuses,

Son meilleur allié, ses généraux brillants,
Écrasés sous les coups de nos glaives vaillants.
Que peut-il désormais qu'étalant sa misère,
Implorer la pitié de son noble adversaire ?
Ce pardon généreux qu'il demande à genoux,
Vous devez l'accorder comme digne de vous.
Ganelon a bien dit sur les grands avantages,
Qu'on vous offre, appuyés sur de graves otages.
Il me reste à présent, Sire, à vous supplier
D'envoyer à Marsile un prudent chevalier,
Qui lui sache expliquer votre propre missive,
Et règle en votre nom la paix définitive.
Depuis sept ans entiers, marchant sous vos drapeaux,
Loin de la douce France et de nos beaux châteaux,
Loin de nos chers enfants, de nos tendres compagnes,
Nous luttons sans merci, sans trêve, en ces Espagnes
Je crois, Sire Empereur, qu'il est bien temps, enfin
Que cette longue guerre ait un terme prochain.

TOUS (se levant).

Oui ! oui ! (Ils reviennent s'asseoir).

CHARLEMAGNE.

Ce n'était point mon avis, mais je cède,
Souhaitant qu'à vos vœux, mes barons, tout succède.
Puissiez-vous n'en avoir jamais de repentir !....
Maintenant décidez qui de vous doit partir,
Pour porter de ma part au roi maure un message.

NAYMES (se levant).

Ce sera moi, Seigneur.

CHARLEMAGNE.

Vous êtes le plus sage.
Pour donner des conseils, j'ai trop besoin de vous.
Cher duc, vous ne pouvez vous éloigner de nous.

ROLAND (se lève).

A Saragosse alors, Sire, souffrez que j'aille ;

Que ferais-je ici, moi, s'il n'est plus de bataille ?
Je partirai.....

OLIVIER (se lève).

Non, non : vous êtes trop ardent.
Vous ne manqueriez pas, messager imprudent,
Là-bas de provoquer quelque combat terrible,
Et de rendre dès lors toute paix impossible,
Moi donc j'irai plutôt, si cela plaît au roi.

CHARLEMAGNE.

Olivier, c'est assez, par le Christ et ma foi,
Vous, non plus que Roland, ne quitterez l'armée,
Qui de votre départ serait trop alarmée.

TURPIN (se lève).

Oui, Sire, il faut toujours près de vous les tenir.
C'est maintenant à moi que doivent revenir
Le bâton et le gant. J'irai trouver Marsile....

CHARLEMAGNE.

Laissez, Turpin, laissez ce projet inutile ;
Sur votre siège encor revenez vous rasseoir.
Je prétends, vous aussi, près de moi, vous avoir.
Mes barons, choisissez un chevalier de France,
En dehors de mes pairs, mais de haute naissance.

ROLAND (se lève).

De mon beau-père alors faites l'élection ;
Nul n'est meilleur que lui pour cette fonction.

TOUS (se levant).

C'est bien vrai ! c'est bien vrai !

NAYMES.

Ganelon est prud'homme,
Comme un sage baron partout on le renomme,
J'approuve fort ce choix.

GANELON (furieux).

Ainsi pour se venger,
Roland me précipite en un mortel danger.
Il veut m'assassiner par les mains de Marsile...
Mais si je sors vivant de ce pas difficile,
Il me le payera cher.

ROLAND.

Encore l'on vous voit,
Vous, menacer Roland ? D'en rire j'ai le droit.

GANELON.

O dernière douleur ! Maintenant on me raille !
Mais quand enfin viendra la douce représaille,
Votre haine, beau-fils, je vous la rendrai bien
Au centuple en ce jour.

ROLAND.

Moi, je n'ai peur de rien,

Tout le monde le sait. Mais ce n'est point par haine,
Que pour notre envoyé vers la race païenne
J'ai voulu vous choisir. Pour vous je partirai
Si le roi le permet.

GANELON.

Non moi-même j'irai,
C'est fini maintenant. Pourquoi prendre ma place
N'étant pas mon vassal ? J'aurai l'âme bien basse,
Si je pouvais souffrir cette honte à mon front.
Mais aussi croyez bien, que venger un affront,
J'y saurai, vive Dieu !... j'étouffe de colère !...
Je la soulagerai par un coup de tonnerre...
Vous en mourrez, Roland !... (Se tournant vers Charles).
Sire, droit Empereur,
Vous me voyez tout prêt, en loyal serviteur,
D'un messager fidèle à bien remplir l'office,
De ma vie au devoir j'ai fait le sacrifice ;
Aller à Saragosse est courir à sa mort.
De Basile et Basant tel fut le triste sort :

ROLAND.

J'y vais périr comme eux. Maintenant pour ma femme,
Votre protection, Sire, je la réclame,
Je m'en fie à vos soins puisqu'elle est votre sœur.
Près d'elle est mon Gérald, un fils cher à mon cœur.
Pas de plus bel enfant ! Et son naissant courage
Promet de faire honneur à son grand parentage.
Gardez-le bien, mes yeux n'espèrent plus le voir.

CHARLEMAGNE.

Ganelon, sans motif c'est trop vous émouvoir.
Votre crainte autrefois eût été bien fondée ;
Aujourd'hui qu'entre nous la querelle est vidée,
Marsile assurément vous fera grand honneur.
Vous irez vers ce roi puisque votre seigneur
Et les barons français, d'une voix unanime,
Viennent de vous nommer messager légitime.

GANELON.

Non, non, Sire Empereur, Roland seul a tout fait,
Et le choix des barons de son choix est l'effet,

Dès ce jour je lui voue une haine immortelle !
Haine encor, haine au comte Olivier son fidèle !
Haine à ces douze pairs, qui tous aiment Roland !
Je leur jette un défi solennel, insultant,
Là, Sire, sous vos yeux! Je n'ai pas peur; qu'ils viennent!

CHARLEMAGNE.

Devant moi ce défi ! Quelles fureurs vous tiennent,
Ganelon ? Comme un sage on vient de vous vanter ;
Ce beau nom pensez-vous ainsi le mériter ?

GANELON.

Sire...

CHARLEMAGNE.

Plus un seul mot, ce serait trop d'audaces.
Je veux bien oublier vos terribles menaces
Contre votre beau-fils ; lui-même en noble cœur
Veut me voir envers vous dépouiller ma rigueur.

ROLAND.

Oui, Sire.

CHARLEMAGNE.

Ganelon, votre bouche insensée
A dû dans sa fureur outrer votre pensée,
Qu'il soit non avenu ce discours malsonnant,
Et qu'on n'en parle plus devant moi. Maintenant
Le conseil est fini, l'Empereur se retire.

(Il se lève).

Lui-même ici bientôt reviendra pour vous dire
Quelles conditions il pose aux ennemis,

(A Ganelon).

Pour vous, en attendant embrassez vos amis,
Et de concert avec l'envoyé de Marsile
Disposez-vous de suite à partir vers sa ville.

(Tous sortent, quelques chevaliers embrassent Ganelon)

SCENE V

GANELON (seul).

GANELON.

Tandis que moi je pleure en embrassant les miens,
Roland, tu t'applaudis sans doute avec les tiens,
De m'envoyer là-bas à la mort ; et ton rire
En ses éclats moqueurs, qu'au loin j'entends bruire,
Sur moi ne tarit point. Autour de toi joyeux
Causent ton Olivier et ces pairs odieux,
Qui contre moi toujours soutiennent ta querelle ;
Mon sort allume en eux une gaieté cruelle :
Ils pensent être enfin délivrés d'un rival ;
Roland surtout triomphe et se voit sans égal ;
Même dans les conseils j'osais seul le combattre.
Quel autre maintenant essaiera de rabattre
L'insupportable orgueil de ses hautains discours ?
Il en peut librement développer le cours,

Aujourd'hui qu'il me jette aux fureurs de Marsile,
Victime dévouée et forcément docile.
Pourtant au fond du cœur un espoir consolant
Se glisse et peu à peu grandit... De ce Roland
Il faudrait à Marsile offrir la tête infâme.
Un terrible dessein s'agite dans mon âme...
Je dois y réfléchir.

SCENE VI

GANELON, BLANCANDRIN.

BLANCANDRIN.

C'est donc vous, Ganelon,
Qui de mon prompt retour serez le compagnon,
Combien je suis heureux du choix de Charlemagne!
J'ai devant moi le chef des barons d'Allemagne,
Au monde après Roland, le plus fameux guerrier.
J'ai sellé pour partir mon vaillant destrier;
Et vous êtes-vous prêt?

GANELON.

Oui, mais j'attends encore,
Que Charles m'ait livré sa lettre pour le Maure,

BLANCANDRIN.

Quel homme merveilleux que Charles votre roi !
A vingt peuples divers il impose sa loi ;
Il a, malgré la mer, su dompter l'Angleterre,
Et la conquérir même au tribut de Saint-Pierre.
Mais pourquoi viendrait-il nous poursuivre chez nous?

GANELON.

Il veut aux pieds du Christ incliner à genoux
L'univers tout entier. Au joug qu'il vous apprête
Vous donc n'essayez pas de dérober la tête.
Devant lui, que son Dieu toujours arme et défend,
Le plus puissant des rois n'est rien qu'un faible enfant.
Ainsi résignez-vous.

BLANCANDRIN.

Jusqu'ici la victoire
N'a paru travailler que pour bâtir sa gloire ;
Mais les destins jaloux aux plus fiers conquérants
Réservent tôt ou tard des revers déchirants.
Vos ducs excitent Charle à guerroyer sans cesse,
Eux et lui se perdront par trop de hardiesse.

GANELON.

Ce blâme, son Roland le doit seul encourir.
Sans combattre il ne peut un moment se souffrir.
Oh ! qu'enfin je voudrais qu'il fût défait ce comte
Et que de sa folie il recueillît la honte !
Un jour vers Charlemagne assis sous un grand pin,
Courut le fier Roland, une pomme à la main ;
« Sire, acceptez ce fruit, dont les couleurs vermeilles
A celles de l'or même en éclat sont pareilles :
Comme lui, sans tarder bien longtemps, je le crois,
Je vous présenterai les couronnes des rois. »

Voilà de son orgueil un propos ordinaire.
Chaque jour à la mort il s'offre téméraire :
Dans ce jeu, plaise au Christ qu'à la fin il soit pris !
Nous n'aurons le repos et la paix qu'à ce prix.

BLANCANDRIN.

Il est donc bien cruel ce Roland, qui se vante
D'appesantir son bras sur la terre tremblante
Et faire aux nations crier grâce et merci,
Mais pour qu'un tel dessein pût être réussi,
Ce chef aurait besoin de soldats invincibles.

GANELON.

Il les a.

BLANCANDRIN.

Lesquels donc ?

GANELON.

Les Français.

BLANCANDRIN.

Oui, terribles,
Ils le sont, et pourraient bien unis, bien d'accord,
Du monde conjuré soutenir tout l'effort.
Mais n'est-il point entre eux de discorde intestine ?
Contre Roland jamais aucun ne se mutine ?

GANELON.

Non, non, ils l'aiment trop. A sa voix toujours prêts
Ils volent, glorieux d'accomplir ses arrêts ;
Et Roland leur fait part dans les riches captures,
De l'or, des destriers, des superbes armures,
Il voit à ses côtés tant de braves courir,
Que jusqu'à l'Orient, il peut tout conquérir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE ET TOUTE LA COUR, SUITE, etc

THIERRY.

L'Empereur !

CHARLEMAGNE.

Ganelon, écoutez cette lettre,
Qu'il vous faut de ma part à Marsile remettre.

(A tous).

Français, de votre roi voici la volonté :

(Il lit).

« Celui que le grand Dieu du ciel dans sa bonté
A fait asseoir puissant sur le trône de France,
Mande au roi des payens s'il n'a point souvenance
Du vil assassinat de Basile et Basant.
Contre les meurtriers il crie encor leur sang ;
L'heure de la vengeance à la fin est venue :
Si donc de l'Empereur la main n'est retenue
Par la soumission complète des païens,
S'ils ne consentent tous à se faire chrétiens,
Si leur roi devenu l'homme de Charlemagne
N'offre en don à Roland la moitié de l'Espagne,
Des Francs on les déclare ennemis pour toujours,
Et les voilà livrés à la mort sans recours.
Mais aux conditions qui leur sont départies,

Et la vie et la paix demeurent garanties.
Ils n'ont plus qu'à choisir selon leur sentiment. »
Approchez, Ganelon, pour recevoir le gant.

(Charlemagne tire un gant de sa droite. et Ganelon s'avançant lentement, met un genou à terre devant l'Empereur ; et quand il veut prendre le gant, celui-ci tombe ; Ganelon le ramasse et se relève tandis que partent des exclamations.)

GÉRARD.

Il l'a laissé tomber ! Dieu quel mauvais présage !

THIERRY.

Pour moi je le crains bien qu'il ne soit, ce message,
La cause des plus grands malheurs !

ROLAND (avec ironie).

Et quels malheurs ?

GANELON (se tournant).

Roland, vous le saurez un jour, jour de douleurs
A vous, à vos amis ! (Puis, revenant à Charles.)

Sire, écoutez ; cette heure
Est pour mon prompt départ de beaucoup la meilleure.
Pourquoi m'attarderais-je en un vain entretien ?

CHARLEMAGNE (lui donnant le bâton et la lettre).

Allez donc, pour l'honneur de Jésus et le mien !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

LA TRAHISON DE GANELON.

(Une salle du palais de Marsile à Saragosse ; au milieu un trône puis des deux côtés des sièges préparés.)

SCÈNE I.

GANELON, BLANCANDRIN.

BLANCANDRIN.

Ainsi vous m'engagez votre foi ?

GANELON.

Vous la vôtre ?

BLANCANDRIN.

Blancandrin désormais pour vous sera tout autre,
Il voue à Ganelon un amour singulier.

GANELON.

Pour vous, de mes amis vous serez le premier.

BLANCANDRIN.

Et Roland périra ? Votre promesse est sûre ?

GANELON.

Oui, Roland périra ; par le Christ, je le jure !

BLANCANDRIN.

Comme tout notre peuple et les noirs Sarrasins,
Et dans le monde entier nos frères les païens,
Vont éclater de joie à l'annonce soudaine :
« Il est mort, il est mort, Roland le capitaine ! »

GANELON.

Je ne vivrai qu'alors.

BLANCANDRIN.

Marsile, mon seigneur,

Pourra voir à jamais sa gloire et sa grandeur,
Sur tous les autres rois s'élever triomphantes,
S'il conquiert de Roland les dépouilles sanglantes !

GANELON.

Et moi l'on me verra l'homme le plus joyeux
D'avoir pu dans le sang de ce comte odieux,
Laver, comme je dois, ses infâmes outrages.

BLANCANDRIN.

Ils sont donc contre lui bien émus vos courages !

GANELON.

Je ne puis exprimer à quel point je le hais.....
Non, je n'ai pas de mots. Jamais homme, jamais,
Ne nourrit contre un autre une aussi forte haine.
Depuis longtemps déjà ce n'était qu'avec peine
Que je la contenais frémissante en mon cœur ;
Mais je lâche aujourd'hui la bride à sa fureur.
Dût la France périr, dût s'abîmer la terre,

Dût mon Dieu m'écraser de son puissant tonnerre,
Dût Charles me livrer en pâture aux corbeaux,
Et dussent réunis les monstres infernaux,
Attisant tour à tour la ténébreuse flamme,
Pendant l'éternité torturer ma pauvre âme,
Pourvu que je te tue, ô Roland, c'en est fait !
A tout je m'abandonne et je suis satisfait.

BLANCANDRIN.

Non, je ne doute point après tant de colères,
Que vous n'ayez juré des promesses sincères.
D'un ami maintenant écoutez le conseil.
Marsile va venir dans un grand appareil,
De Charles l'Empereur recevoir le message.
Cœur noble, généreux, esprit puissant et sage,
Ce roi n'a qu'un défaut : il cède par moment,
Aux terribles accès d'un fol emportement.
Je crains à vos discours des suites meurtrières,
Si vous ne modérez leurs fiertés ordinaires.

GANELON.

Cela, de Ganelon, ne l'attendez jamais.
Sachez-le, nous parlons franchement les Français.
Toujours l'humble discours d'un vilain fut le signe,
Et d'un noble baron il fut toujours indigne.
Pour ma part, Blancandrin, il ne sera pas dit,
Même au prix de tout l'or qu'en ce globe Dieu fit,
Que j'avilis un jour dans mon lâche langage
Le fier nom de chrétien, mon puissant parentage,
Et de Charles mon roi l'auguste majesté.
Il serait beau de voir le baron redouté,
Qui du maître du monde occupe ici la place,
Devant de vils païens timide et tête basse !...

BLANCANDRIN.

O toi, grand Mahomet, détourne les malheurs,
Que vont nous attirer peut-être ces hauteurs !
Et moi je combattrai de toute ma puissance,
Pour sauver Ganelon de sa folle insolence.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARSILE, MOHAMMED, VALDABRUN, PRIAMON, GARLAMD, CLIMORIN, MAUDUIT, FOULE DE CHEVALIERS MAURES, (le roi s'assied sur le trône, et à ses côtés, son fils et ses seigneurs.)

MARSILE.

Mauduit, donnez un siège au noble chevalier
Que l'Empereur des Francs daigne nous envoyer.

GANELON (avec fracas s'assied).

Je ne refuse pas, parce que j'en suis digne.

VALDABRUN.

Voyez donc quel fracas !

CLIMORIN.

Quelle arrogance insigne !

MOHAMMED.

Est-il donc maître ici, ce brutal étranger ?

VALDABRUN.

Trouvâtes-vous jamais plus hautain messager ?

PRIAMON.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprends à connaître
Ces Français, le plus fier peuple au monde peut-être ;
Ainsi, je les ai vus toujours audacieux.
Oui, s'il était un siège à prendre dans les cieux,
Par Mahomet, je crois que le plus misérable,
Montrerait là-haut même une audace semblable

BLANCANDRIN (est arrivé devant le roi et à genoux devant lui).

Je vous salue, ô vous, le plus aimé des rois,
Au nom du grand Prophète et de ses pures lois.
Sachez que j'ai transmis, fidèle serviteur,
Votre important message à Charles l'Empereur.
Élevant vers le ciel et ses mains et sa face,
A son Dieu quelque temps je l'ai vu rendre grâce ;

Mais il ne m'a pas fait de réponse à son tour.
Seulement il envoie un baron de sa cour,
Baron considéré parmi ceux de la France,
Qui, si vous le voulez, dans cette conférence,
Pourra de l'Empereur vous dire les projets.

MARSILE.

Oui, qu'il parle devant mes fidèles sujets.

(Blancandrin va s'asseoir ; Ganelon s'avance, donne le gant et le baton. que Mauduit reçoit, et reste debout devant le roi,)

Nous écoutons.

GANELON.

O roi ! salut, au nom terrible
Du grand Dieu qui créa cet univers visible,
Et que vous devez tous comme nous adorer.
Voici ce qu'à Marsile il me faut déclarer,
De la part du puissant qui règne sur la France.
Aux lois de notre Christ prêtez obéissance,
Et vous-même de Charle implorez la pitié.
De l'Espagne, il vous donne à ce prix la moitié ;

Car l'autre de Roland doit former l'apanage.
Certe en lui vous aurez un compagnon peu sage !...
Mais si vous refusez cet équitable accord,
Apprenez, roi païen, quel sera votre sort.
Assiégé par les Francs dans votre unique ville,
A nos coups n'opposant qu'un effort inutile,
Vous serez pris, chargé de solides liens,
Conduit sur un mulet au milieu des chrétiens,
Qui chanteront joyeux votre chute fatale ;
Enfin mené dans Aix la grande capitale :
Là, jugé par les pairs, condamné sans recours,
Dans l'opprobre et l'horreur vous finirez vos jours.

MARSILE (pâle de colère, tire son épée et s'élance sur Ganelon).

Misérable Français, il faut que je te tue !

BLANCANDRIN (se précipite au-devant de Marsile et lui retient le bras).

Sire, contenez-vous ; gardez la retenue
Qu'exige d'un grand roi la noble majesté.

MARSILE.

Laissez-moi, Blancandrin, je suis trop irrité.

(Blancandrin le retient encore.)

GANELON (a tiré son épée et la regarde).

Murgleis, ma bonne épée, oh vous êtes brillante !
Tant que je vous tiendrai dans cette main vaillante,
Charles ne dira pas, que seul, sans me venger,
Je serai tombé mort au pays étranger ;
Avant que l'on m'ait vu râler mon agonie,
Les meilleurs de leur sang payeront leur félonie.

(Marsile veut de nouveau s'élancer sur Ganelon, quand Blancandrin l'arrête une dernière fois en se jetant à genoux devant lui.)

BLANCANDRIN.

O roi ! je vous supplie, au nom de Mahomet,
D'arrêter ce transport aveugle : il compromet
Notre salut commun et celui du royaume.
Avant que de frapper ce noble gentilhomme,
Daignez quelques instants vouloir bien m'écouter,

Et vous verrez combien ce coup pourrait coûter
Et combien du Français la vie est précieuse.
Sortons. (Ganelon remet son épée au fourreau.)

MARSILE (à Ganelon).

Pour toi, rends grâce à la voix généreuse
De mon fidèle ami Blancandrin : car jamais
Tu ne sortais vivant sans lui de ce palais,
Après avoir sur moi vomi ton insolence.

BLANCANDRIN.

Compagnons, gardez-vous, pendant ma courte absence,
De faire imprudemment du mal au messager.

(Marsile, Blancandrin, Mauduit sortent.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins MARSILE, etc.

MOHAMMED.

Pourquoi donc Blancandrin veut-il le ménager ?

Il a tort : le Français est mille fois coupable :
C'est à nous de punir son orgueil intraitable.

(Il tire son épée et s'avance sur Ganelon, qui, voyant les autres tirer aussi la leur, dégaîne de nouveau et va s'adosser au mur).

GANELON (à Mohammed).

Si vous faites un pas de plus, vous êtes mort.

MOHAMMED.

Je n'ai pas peur de toi ; mon bras est assez fort.
A nous deux nous saurons ce que vaut cette épée,
Que je verrai bientôt de ton vil sang trempée.

VALDABRUN.

Courage, Mohammed ! Ganelon n'a du cœur
Que parce qu'il se fie aux droits d'ambassadeur.

GANELON.

Non, mais j'ai confiance en ma solide lame,
Qui me protégera contre une race infâme.

Moi seul je vous défie : ensemble venez tous,
Venez : pour un Français c'est trop peu que de vous !

PRIAMON (au moment où les épées commencent à se croiser.)

Prince, ne triomphez qu'en vous montrant plus sage.
Pardonnez à l'insulte en faveur du courage.

(Il arrête le bras de Mohammed.)

CLIMORIN.

Quel chevalier si fier !

PRIAMON.

Vous voyez : et pourtant
Qu'est-ce qu'un Ganelon à côté de Roland ?

(Mouvement de Ganelon.)

Je ne m'étonne pas que la France s'apprête
Même de l'univers à tenter la conquête,
Pas un de ses enfants qui ne soit un héros !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARSILE, BLANCANDRIN, MAUDUIT (rentrant.)

MARSILE.

Mohammed, je le veux, demeurez en repos.

(Aux autres.)

Vous autres, reprenez tranquilles votre place.

(Tous rengaînent et vont s'asseoir. Blancandrin va vers Ganelon.)

BLANCANDRIN.

A présent, Ganelon, que nul ne vous menace,
Commencez par rentrer votre glaive au fourreau,
Et venez avec moi présenter de nouveau
Votre message au roi.

GANELON.

Je consens à le faire,
Puisqu'enfin il a mis un terme à sa colère.

(Blancandrin amène Ganelon au roi, le tenant par la main droite.)

MARSILE.

Beau Sire Ganelon, c'était bien follement
Que naguère, entraîné par mon emportement,
Je voulais vous frapper contre toute justice.
Pour réparer mes torts, le plus grand sacrifice
Ne me coûtera point : dites, que voulez-vous ?

GANELON.

Rien, après ce discours à l'outragé si doux.

MARSILE.

Comte, il me manquerait quelque chose à moi-même,
Si je ne vous prouvais que Marsile vous aime.
Vous recevrez de lui les plus riches présents,
De belles peaux de martre au delà de trois cents,
Et d'argent et d'or fin pour une somme immense.

GANELON.

J'accepte volontiers, puisqu'en reconnaissance

De vos torts envers moi vous m'offrez ces grands dons.
Je veux bien à ce prix oublier mes affronts.

MARSILE.

Donnez-moi maintenant la missive de Charle.

GANELON.

La voilà. (Il la lui donne de la main droite, et le roi dit en la dépliant.)

MARSILE.

Nous verrons comment lui-même y parle,
Et quel est envers nous son dessein arrêté.
(Il lit.)
« Celui que le grand Dieu du ciel, dans sa bonté, etc.
Ils n'ont plus qu'à choisir selon leur sentiment. »
Jamais prince ne m'a parlé si hautement !
Quel est donc, dites-moi, ce Charle insatiable,
Qui dispose des rois en maître impitoyable ?
D'en entendre parler je serais curieux.
Aujourd'hui, n'est-ce pas ? il est déjà bien vieux ?

A deux cents ans on peut évaluer son âge ?
Son corps est tout usé, tout chenu son visage ?

GANELON.

Non, non, ce n'est pas là notre Charles le Grand,
Qui vous l'a peint ainsi n'était qu'un ignorant.
Sans doute il est très-vieux, mais sa verte vieillesse
A toute la vigueur de l'ardente jeunesse.
Son regard brille fier, encor qu'il ait cent ans.
Comme les rois païens, il a vaincu le temps,
Vous dire ce qu'il vaut, je le crois impossible,
De l'Église du Christ c'est l'épée invincible,
Le bouclier des siens et le bras droit de Dieu.
Abattre tous les rois pour lui serait un jeu,
S'il n'était pas toujours conduit par la justice ;
Il brise les félons, mais sa main protectrice
Sur leurs trônes maintient sans toucher à leurs droits,
Ceux qui baissent soumis le front devant la croix.
Je passerai le jour à dire sa louange ;
Ce n'est pas un mortel comme nous, c'est un ange.

Je suis à ses desseins tout fier de concourir ;
Plutôt que le quitter j'aimerais mieux mourir.
Jamais roi plus parfait n'eût paru sur la terre,
S'il n'aimait un peu trop son Roland et la guerre.

MARSILE.

Je suis émerveillé, comte, de ce discours.
Quoi donc ? Votre Empereur combattra-t-il toujours ?
Il a peiné son corps parmi tant de royaumes,
Reçu tant de forts coups, pourfendu tant de heaumes,
Mis à mort tant de chefs longtemps victorieux,
Réduit à mendier tant de rois glorieux,
Couru triomphateur à travers tant de plages,
Et n'est pas las encor de guerre et de carnages !

GANELON.

Non, non, croyez-le bien, tant que vivra Roland,
Le monde tout entier à peine est assez grand
Pour assouvir sa faim de gloire et de bataille.
Jamais, moi je l'avoue, un baron de sa taille

Ne fut ni ne sera sous la chape des cieux.
A ses côtés, portant leurs fronts audacieux
Marchent les pairs auxquels viennent prêter main-forte
Les vingt mille Français de France leur escorte.
De notre immense armée ils protègent l'avant :
Charle avec eux ne craint aucun homme vivant.

MARSILE.

Beau Sire Ganelon, mon grand peuple en partage
De Mahomet reçut la force et le courage ;
Je l'arme tout entier pour les nouveaux combats.
J'ai de plus en mes mains d'innombrables soldats,
Que doivent m'amener des alliés fidèles.
Aujourd'hui, je le sais par de sûres nouvelles,
Ces alliés viendront me jurer leur secours.
Ainsi fortifié de leur puissant concours,
Je lancerai sur Charle et son camp si terrible,
Cinq cent mille guerriers, avalanche invincible.

GANELON.

Sire, vous vous trompez ; vous ne vaincriez pas,

Quand vous commanderiez deux fois plus de soldats ;
Tous mourraient sans profit par cette maladresse.
Laissez votre folie et croyez ma sagesse.
Masquant pour quelques jours votre juste fureur,
Promettez d'accomplir ce que veut l'Empereur ;
D'or et d'argent livrez une telle abondance,
Qu'elle jette aux Français une surprise immense ;
De votre Saragosse abandonnez les clefs,
Résignez-vous à voir vos otages brûlés ;
Et vous achèterez, par ces durs sacrifices,
L'infaillible succès d'utiles artifices.
Car l'Empereur alors sonnera le départ,
Et joyeux tout son camp se levant sans retard
Tournera ses drapeaux vers notre douce France.
De mes discours railleurs l'importune insistance
Irritera si bien la valeur de Roland,
Qu'il voudra demeurer, périlleux surveillant,
Suivi des douze pairs avec l'arrière-garde.
De cela je réponds : le reste vous regarde.

MARSILE.

Quoi donc ?

GANELON.

Attendez-les au val de Roncevaux,
Et là, les enfermant dans d'immenses réseaux
De soldats et d'épieux, commençez la tuerie.
Il est vrai que d'abord leur terrible furie
Aux vôtres portera des coups victorieux ;
Par milliers tomberont vos comtes glorieux.
Mais aussi des Français les pertes déplorables,
Étant si peu nombreux, seront irréparables.
Dans un second combat sachez les enclaver,
Et cette fois Roland ne se pourra sauver.
Par là vous aurez fait belle chevalerie
Et n'aurez plus de guerre en toute votre vie.
Car, sachez-le : là-bas faire périr Roland,
C'est de notre Empereur trancher le bras vaillant.
Adieu de nos Français les superbes armées,
A vaincre les paiens toujours accoutumées !

Elles quitteraient Charle à la mort du héros,
Et le grand univers resterait en repos.

TOUS (se levant).

C'est bien parlé !

MARSILE.

Je veux qu'un public témoignage
Prouve combien je suis content de ce langage.
Approchez, Ganelon, que je vous baise au cou.

(Il l'embrasse.)

Mais croire sans garant, ce serait être un fou.
Comte, jurez-moi donc votre Dieu, la main haute,
Qu'au val de Roncevaux, Roland viendra sans faute.

GANELON (la main droite étendue sur les reliques et la croix de la poignée de son épée nue).

Oui, sans faute, Roland à Roncevaux viendra,
Et si vous le voulez, sans faute y périra.
Par mon Dieu, le vrai Dieu, Prince, je vous le jure !
Qu'il m'écrase à l'instant, si c'est une imposture !

MARSILE.

Mauduit, allez chercher de notre sainte loi.
Le grand et divin livre.

(Mauduit sort et rentre le livre à la main).

Ouvrez-le devant moi.

(Mauduit l'ouvre et le roi, y étendant la main droite).

Marsile jure aussi le serment redoutable,
Par son Dieu Mahomet et sa loi vénérable,
Qu'au val de Roncevaux s'il rencontre Roland,
Il jette contre lui dans le combat sanglant
Cinq cent mille soldats : il faut qu'il y périsse !

(Mauduit ferme le livre, s'incline et sort).

GANELON.

Que votre volonté, sage roi, s'accomplisse !

GARLAND (s'avance vers Ganelon un glaive à la main).

Ganelon, vous voyez ce long glaive si beau ;
La lame est un damas, d'or très-pur le pommeau ;

Ce présent dans vos mains trop heureux je le place,
Si par vous je puis voir ce Roland face à face.

GANELON.

Je vous le garantis, cher comte, ce régal.

(Garland lui donne le glaive ; ils s'embrassent).

CLIMORIN (s'avance, son heaume à la main).

Prenez mon heaume, il n'a nulle part son égal,
C'est un présent de roi : mais prêtez-nous votre aide
Pour écraser Roland.

GANELON.

De tout mon cœur j'accède
A vos ardents désirs.

(Climorin lui donne le heaume ; ils s'embrassent).

VALDABRUN (s'avance sa cuirasse à la main).

Recevez de ma part
Cette cuirasse d'or, invincible rempart,

Je n'exige de vous d'autre reconnaissance
Que d'amener là-bas Roland en ma présence.

GANELON.

Comme vous me voyez, vous l'y verrez ainsi.

(Valdabrun lui donne la cuirasse ; ils s'embrassent).

MARSILE.

Comte, à gagner nos cœurs, vous avez réussi,
Mais au nom de la loi chrétienne, la meilleure
Si l'on vous croit, restez toujours tel qu'à cette heure,
Fidèle à vos serments, fidèle à notre amour.
Je veux vaincre en mes dons les seigneurs de ma cour:
Dix mulets vous suivront chargés d'or d'Arabie,
Et tous les ans de même en votre longue vie,
Pourvu qu'à Roncevaux je rencontre Roland.

(A Mauduit.)

Allez donc préparer, vous ce don opulent
Au comte Ganelon.

MAUDUIT.

Oui, Sire. (Il sort).

GANELON.

Je m'attarde
En ces lieux un peu trop : Dieu vous tienne en sa garde!
Roi généreux : de vous je dois prendre congé,
Mais Ganelon toujours sera votre obligé.

MARSILE.

Adieu, comte, au revoir !

(Il se lève, Ganelon sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins GANELON.

MARSILE.

Il faut qu'on l'accompagne
Avec l'or et l'argent que j'offre à Charlemagne,

Les clefs de Saragosse et vingt nobles barons.

(A Blancandrin.)

A ce roi vous direz que bientôt nous viendrons
Nous faire baptiser au milieu de sa France.
Sachez flatter en lui cette vaine espérance.
Prêtant à mes desseins un utile concours,
Employez s'il le faut les plus humbles discours,
Et nous humilierons l'orgueil de Charlemagne !

(Blancandrin sort.)

A nous donc maintenant, les vainqueurs de l'Espagne,
De nous bien préparer aux furieux combats,
Qui vont sur les chrétiens établir nos États,
Et du grand Mahomet semer loin la croyance.
Roland mort, que devient cette terrible France ?
Et que devient le Christ ? Le Christ et les Français
Tous deux se soutenant, tous deux seront défaits.
Mes braves, plongeons-les dans d'éternelles hontes.
Allons.

SCENE VI

LES MÊMES, UN CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Sire, voici vos alliés, les comtes
Et les rois musulmans, qui viennent d'arriver.

MARSILE.

A propos pour mes plans : ils les vont achever.

SCENE VII

LES MÊMES, CHERNABLE, BALAGUET, CORSABLIS, MARGARIS, SUITE.

CHERNABLE.

Salut, ô roi puissant! Chernable de Tortose,
Est prêt avec les siens à mourir pour ta cause.

BALAGUET.

Moi l'émir Balaguet, je t'offre ce fort bras
Et cent mille guerriers, au jour que tu voudras.

CORSABLIS.

Marsile, Corsablis, roi de la Barbarie,
Te promet de ses noirs l'invincible furie.

MARGARIS.

Margaris, le grand duc de Sebile, aux combats
Jure de te fournir trente mille soldats.

(Tout le monde s'assied.)

MARSILE.

Vous venez juste à point vous joindre à moi, Messires;
J'ai feint de demander la paix pour mes Empires,
Au grand roi des chrétiens, Charlemagne le vieux.
Embrasser l'ennemi pour l'étouffer, nos dieux
Nous en font un devoir et surtout le Prophète.

L'Empereur croyant donc que notre paix est faite,
Partira pour la France, et laissera veillant
A son arrière-garde, et son neveu Roland
Et ses pairs trop fameux, suivis de vingt mille hommes.
C'est bien peu contre nous, nombreux comme nous
[sommes.
Mais pour mieux ménager nos guerriers, Priamon,
Quel conseil donnez-vous ?

PRIAMON (se lève).

Celui de Ganelon.
Divisez votre armée en deux parts ; la première
Sans aucun doute aura la lutte meurtrière,
Mais aussi tant de Francs y trouveront la mort,
Qu'il ne faudra pour vaincre après aucun effort.

MARSILE.

Roland anéanti, dites, que dois-je faire ?

PRIAMON.

Attendre le retour de Charle et sa colère,

Au sommet retranché d'un imprenable mont.

MARSILE.

Eh quoi ? vous n'oseriez l'attaquer front à front,
Dans la plaine, en combat découvert ?

PRIAMON.

Non, Messire

VALDABRUN (se lève).

Priamon, je ne puis retenir un sourire,
Voyant que vous, vieillard, vous donnez votre foi
Aux contes qu'a forgés sur Charle, le grand roi,
Comme sur les Français au courage indomptable,
Le comte Ganelon, ce traître méprisable.
Il a très-bien jugé que la crainte des siens
Nous forcerait d'entrer en ses secrets desseins,
Que nos bras serviraient alors à ses vengeances,
Qu'il gagnerait de l'or et des sommes immenses,
Comme le juste prix d'un service important.

MOHAMMED (se lève).

C'est cela, Valdabrun ; un péril éclatant
Et le salut public, seuls ont pu nous paraître
Exiger un accord entre nous et ce traître,
Et même des présents pour son crime odieux.

VALDABRUN.

Ganelon savait bien, l'homme artificieux,
Qu'en peignant les Français aux combats invincibles,
De son plan il rendait les succès infaillibles.
Aussi je ne crois guère à ces fameux exploits
Dont nous a menacés son orgueilleuse voix.
Charle et ses grands barons sont bien moins redoutables.

PRIAMON.

Cependant, Valdabrun, ils sont incontestables
Leurs triomphes, sur nous tant de fois remportés.

VALDABRUN.

Je l'avoue ; ils se sont tous ensemble jetés

Sur chacun de nos corps, isolé, loin des autres,
Et toujours cette faute a ruiné les nôtres.
Appliquons maintenant, instruits par les malheurs,
Cette habile tactique aux Français, nos vainqueurs.
Cent mille hommes d'abord, marchant à leur poursuite,
Au val de Roncevaux détruiront leur élite.
De là nos fiers soldats exaltés par la gloire
Presseront l'Empereur de victoire en victoire,
Car privé de ses pairs et veuf de son Roland,
Que peut-il opposer à ce choc accablant ?
La France est toute à nous.

MARSILE.

Par quelle récompense,
Pourrais-je, m'acquittant de ma reconnaissance,
Payer ce bon conseil, généreux Valdabrun ?
(Il réfléchit.) Vous serez notre chef aux combats, et chacun
A vous obéira, comme il fait à moi-même.

VALDABRUN.

Sire, je me sens fier de cet honneur suprême,

Et je jure, en retour d'un si glorieux choix,
De terrasser vaincus, Roland, Charle et la croix.

MARSILE.

Oh ! puisse Mahomet à ces vœux condescendre !
(à ses alliés.) Vous plaît-il le conseil que vous venez d'en-
[tendre,]
A tous, mes alliés ?

TOUS (se levant).

Oui.

MOHAMMED (se levant aussi).

Mon père et mon roi,
Avez-vous bien été toujours content de moi ?

MARSILE.

Toujours, mon fils : reçois cet éloge d'un père.
Je ne t'ai jamais vu que soigneux de me plaire,
Que prêt à t'exposer à tout pour mon amour.

MOHAMMED.

Je viens vous demander une grâce en retour.

MARSILE.

Celle que tu voudras, qui soit en ma puissance.

MOHAMMED.

Je veux frapper Roland ! Voilà ma récompense
Pour mes travaux passés et mes longues douleurs.

MARSILE.

Ah ! qu'as-tu dit ? Mes yeux se remplissent de pleurs.

MOHAMMED.

Pourquoi ?

MARSILE.

Je crains mon fils.

MOHAMMED.

Chassez loin cette crainte.
Du traître Ganelon c'est une pure feinte,
L'invincible valeur de Roland et des pairs.
A terre ils tomberont tous ces héros si fiers.
Je prétends de leur chef écraser l'insolence,
Et le tuer, moi seul, d'un bon coup de ma lance.

PRIAMON. (se lève).

Même de cette ardeur noblement animé,
Seul ne l'attaquez pas, mon prince bien aimé !

MOHAMMED.

Quel est ce vil conseil d'un courage timide ?
Eh quoi ? De nos guerriers, vous le plus intrépide
Autrefois, maintenant en face du danger
Vous cédez à la peur ?... L'âge a dû vous changer.

PRIAMON.

Ami, n'en croyez rien : je suis toujours le même,
Brave comme à vingt ans dans ma vieillesse extrême.
Je veux à vos côtés prendre part aux combats
Et m'attaquer aux pairs : vous y verrez ce bras
Porter des coups, sans doute, inférieurs aux vôtres,
Mais glorieux encor au-dessus de mille autres.

MOHAMMED.

Regarde, Priamon, cette lance brillante :
Aux champs de Roncevaux tu la verras fumante
Du sang chaud de Roland : tous les pairs y mourront,
Vaincus, déshonorés, leurs soldats se rendront,
Et Charles pleurera de honte et de colère.
Bientôt réduit à fuir et proscrit dans sa terre,
Il faudra qu'il s'étende à nos pieds suppliant,
Nous demandant le pain comme un vil mendiant,
Renégat de son Christ et la tête courbée
Nous offrant, de son front la couronne tombée.

Vous, mon père, l'aurez, et maître des Français,
Par eux de l'univers, vous régnerez en paix.

MARSILE.

Mon fils, que je suis fier de ton noble courage !
D'un brillant avenir j'y vois l'heureux présage ;
Je prierai tous les jours Mahomet de t'aider.

VALDABRUN (se lève).

Mon Prince, vaillamment je veux vous seconder,
Ensemble tous les deux, faisons cette bataille.
Main basse sur les pairs et leur vile canaille !
Main basse sur Roland ! Nous le tuerons, c'est dit !

CLIMORIN (se lève).

Malheur aux pairs ! Malheur à Roland le maudit !
Au val de Roncevaux je veux aussi me rendre,
Et s'ils y sont, mon bras les saura bien pourfendre.

BALAGUET (se lève).

A Roncevaux viendront mes soldats généreux.
Roland, si je t'y trouve, avec tes onze preux,
A tous je garantis une mort dure et prompte.

GARLAND (se lève).

Oui, vous y périrez dans le sang et la honte.

MARGARIS (se lève).

A Roncevaux, je veux mâter le grand orgueil
De France la louée : ah ! pour elle quel deuil,
Le jour qu'elle apprendra sa mortelle défaite !
Du combat, ni Roland n'emportera sa tête,
Ni son fidèle ami, le prudent Olivier.
Les pairs, nous les tuerons, comme fait l'épervier,
Dans les plaines de l'air, les timides colombes.
Pour notre Dieu, voilà de belles hécatombes !

CORSABLIS (se lève).

Au val de Roncevaux j'irai joindre Roland :
Nul ne le sauvera d'un trépas violent.
Vous voyez cette épée ; elle est longue et solide.
Je la mettrai devant Durandal l'homicide ;
Laquelle vaincra l'autre ? On le verra là-bas,
Où, Charle, le vieux Charle, en perdant ses soldats,
A tout jamais perdra son sceptre et son royaume :
Car Mahomet vaut mieux que saint Pierre de Rome !

CHERNABLE (se lève).

Voyez aussi ce glaive, au brillant pommeau d'or,
Roi Marsile : il resta longtemps dans le trésor
De Baligant votre oncle et roi de Babylone.
« Pour la gloire et l'honneur, ami, je te le donne,
Me dit-il ; sois toujours aux combats un vaillant. »
Le suis-je ? Par ta mort, on le saura, Roland !
Percer de part en part ta puissante poitrine,
Conquérir Durandal, des Francs c'est la ruine ;

Marsile avant trois mois, maître de Saint-Denis,
Y couchera s'il veut, et Mohammed son fils!

MOHAMMED.

Oui, mes amis, crions : *(Tous ensemble :)*
« Vive le roi d'Espagne !
Mort au comte Roland ! Et mort à Charlemagne ! »

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

LE COURAGE DE ROLAND.

(Le val de Roncevaux. A gauche des rochers et quelques pins. A droite une forêt immense. Au milieu une sorte de clairière).

SCÈNE I.

OLIVIER, TURPIN.

OLIVIER (regardant avec inquiétude du côté gauche).

Turpin, vous le voyez vous-même : il est certain
Maintenant, que vers nous, là-haut dans le lointain,
Courent des bataillons de troupes sarrasines.
Ils se groupent déjà sur les hauteurs voisines.
Que nous avons bien fait de vouloir demeurer
Avec notre Roland ! S'il nous faut expirer
Ici, dans le combat, nous tomberons ensemble.
Pour nous, c'est bien l'honneur le plus grand, ce me
[semble.

TURPIN.

Que dites-vous, ami ? L'heure de notre mort
N'est pas prête à sonner, ou je me trompe fort.
Croyez qu'ils n'oseront ces traîtres hérétiques
Affronter de nouveau les pointes de nos piques.
Avant que d'approcher ils se sentent perdus :
Tant de fois devant nous ils ont fui confondus !

OLIVIER.

Au premier choc, tremblants ils fuyaient, quand l'armée
Marchait auprès des pairs, nombreuse, en rangs formée ;
Aujourd'hui qu'elle est loin, ces Sarrasins maudits
Viendront nous attaquer résolus et hardis.

TURPIN.

Et qu'ils viennent ! Bientôt leurs masses écharpées
Tomberont sous les coups de nos bonnes épées,
Comme les blés mûris sous le tranchant des faux.
Voilà notre moisson au val de Roncevaux.

OLIVIER.

Je ne puis partager votre ferme assurance.

TURPIN.

Moi, je ne comprends rien à votre défiance...
Quoi qu'il en soit, d'où vient qu'ayant juré la paix,
Ils reviennent vers nous en escadrons épais,
Les armes à la main, prêts à d'autres batailles ?

OLIVIER.

J'en suis persuadé ; voilà les représailles
Du comte Ganelon sur notre ami Roland.
Ganelon aux combats est un guerrier vaillant ;
Pour parler au conseil le premier après Nayme ;
On fait grand cas de lui : Charlemagne lui-même,
Voulant se l'attacher, fidèle défenseur,
Entre tous l'a choisi pour l'époux de sa sœur.
Mais son cœur est jaloux, plein de fiel et de haine ;
La gloire de Roland l'importune et le gêne ;

Il n'a pu supporter de se voir éclipsé,
Surtout il a paru très-vivement blessé
Des traits qu'il a reçus aux dernières querelles.
Ses grands yeux verts lançaient de sombres étincelles.
Il laissait échapper des projets menaçants,
Mais tous nous les jugions, insensés, impuissants.
Aujourd'hui je la crains sa farouche colère.
Il a bien pu tramer un complot sanguinaire,
A Saragosse, avec les perfides païens,
Heureux de se venger de Roland et des siens.

TURPIN.

Tant de scélératesse est à peine croyable.

OLIVIER.

Plût à Dieu qu'elle fût seulement improbable !
Mais j'ai trop de raisons pour la bien assurer.
Comment Turpin peut-il encor les ignorer ?

TURPIN.

Oui, vous m'ouvrez les yeux. Maintenant que j'y songe,
Je crois me réveiller comme d'un vague songe.
Devant moi le passé tout à coup reparaît ;
Du rusé Ganelon j'entrevois le secret,
Et sa conduite enfin m'apparaît découverte.
Le traître ! De Roland il machinait la perte,
Affectant envers lui la générosité,
Et l'air d'avoir vaincu sa vieille hostilité,
Depuis son ambassade auprès du roi Marsile.
A travers sa douceur il eût été facile
De lire sa rancune et ses plans furieux,
Surtout lorsqu'il lança le conseil odieux,
De laisser son beau-fils avec l'arrière-garde.
Alors j'aperçus bien, mais sans y prendre garde,
Son visage ridé, jusque-là sombre et noir,
S'illuminer soudain d'un vif éclair d'espoir,
Où malgré lui perçait la plus ardente haine.

OLIVIER.

Je la vis comme vous, cette joie inhumaine ;
Mais en vain j'essayai d'en avertir Roland :
A peine il m'écouta. Son courage bouillant
Se moquera toujours de la calme prudence.
Du roi Charle il força même la répugnance,
S'obstinant à rester au poste périlleux,
Où le jetait l'élan d'un honneur chatouilleux.
« Ganelon, s'écriait le fier Roland, regarde
Si j'ai peur de rester avec l'arrière-garde,
Sachez que j'aime mieux le plus affreux malheur,
Que laisser un moment soupçonner ma valeur. »
Pour moi, je tremble, hélas ! que son noble courage
N'ait de la trahison trop bien servi la rage.
Ah ! plaise à Dieu, Turpin, que mes pressentiments
Ne soient pas confirmés par les événements !
Mais je le vois venir... Oui... Roland... Il s'avance.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROLAND.

ROLAND.

Plus de doutes ! Là-haut c'est bien l'armée immense
Des païens de Marsile et ses gros bataillons,
Qui marchent à grands pas contre nous, les félons !
Déchirant et l'honneur et la sainte justice.
A nos armes ce jour le Christ sera propice :
Voyez, le ciel est clair et le soleil brillant ;
Quoi de mieux, mes amis, pour le guerrier vaillant ?
Partout les blancs hauberts, les écus resplendissent,
Les tambours, les clairons dans les airs retentissent.

(On les entend de plusieurs côtés avec un grand bruit.)

Quel tumulte ! Quel bruit ébranle au loin les champs,
Où bientôt, des Français et des Maures les camps
Se heurteront l'un l'autre en de rouges batailles !
Dans les rangs ennemis quelles larges entailles,

Sans pitié des païens tranchant les viles chairs,
Vont ouvrir Durandal et les glaives des pairs !
Comme des cerfs aux loups, Dieu nous les livre en proie
Les damnés Sarrasins ! Les tuer, quelle joie !
J'étais impatient, je l'avoue, ô barons !
D'avoir bataille enfin.

OLIVIER.

Oui, Roland, nous l'aurons,
Et bataille, à coup sûr, comme on n'en vit jamais.
(Il regarde à gauche.)
J'aperçois sur les flancs des monts et leurs sommets,
Cent mille Sarrasins au moins, qui les couronnent
Et d'un immense cercle humain nous environnent.
Que de heaumes dorés, de boucliers pesants,
De glaives bien fourbis, de longs épieux luisants !
Qu'en ce terrible jour le vrai Dieu nous protège !
Lui seul peut nous tirer de cet infernal piège.
Pour toi, sois-tu maudit à jamais, Ganelon !
Car tu nous as trahis, misérable félon :

Toi seul as indiqué la route à l'infidèle.
Que ton nom soit couvert d'une honte immortelle !

ROLAND.

Olivier, c'est assez ; plus un seul mot, tais-toi ;
Songe, quoi qu'il ait fait, à ce que je lui doi.
J'eus tort de quereller autrefois mon beau-père,
Respectons désormais le mari de ma mère.

OLIVIER.

Oui, oui, je me tairai, mais par amour pour vous ;
J'approuve à son égard vos sentiments si doux.
Seulement je ne puis, ami, cesser de craindre
Pour vous et pour les pairs ; que leur sort est à plaindre !
Ils sont livrés aux mains de leur persécuteur.

ROLAND.

Ta prudence, Olivier, est celle de la peur.
Qui, parmi les Français, connut jamais la fuite ?
Et ce jour nous menons avec nous leur élite.
Ne crains rien : pas un seul ne nous fera défaut.

Les braves savent bien que pour Charle il leur faut
Souffrir patiemment la plus grande détresse,
Et perdre de leur sang, de leur chair, sans faiblesse.
Sur les Maures ils vont frapper de vaillants coups ;
Moi, je leur donnerai le bon exemple à tous,
De ce bras, au combat travaillant sans relâche,
Ou la tête ou le dos d'un ennemi si lâche.
Par le grand Dieu du ciel ! le tort est aux païens,
Et le droit à nous seuls baptisés et chrétiens.
Nous la saurons tromper, roi Marsile, ta rage ;
Nous te vaincrons sans faute. Olivier, prends courage.

OLIVIER.

Vous savez bien, Roland, que jamais dans mon cœur
N'est entrée un moment ni n'entrera la peur,
Et qu'en ce jour fidèle au reste de ma vie,
Je ferai mon devoir sans que l'on m'y convie,
Mais je vois après nous plus de païens courir,
Qu'aux yeux d'homme vivant jamais n'en vint s'offrir,
Et pour leur résister avec quelque avantage,
Au nombre ne pourra suppléer le courage.

Nos soldats, je le veux, seront tous des héros ;
Mais de tant d'assaillants refouler seul les flots,
Impossible, Roland. Laissez dormir l'épée,
Et sonnez votre cor : que sa voix échappée
D'une puissante haleine aille jeter l'effroi
Dans le cœur inquiet de Charles notre roi.
Des défilés à peine il atteint la barrière,
Vite il ramènera son armée en arrière.

ROLAND.

Moi, je serais bien fou de suivre ce conseil ;
Ce serait me montrer aux autres tout pareil,
Et pour toujours flétrir dans la France ma gloire,
En doutant que mon bras n'enchaîne la victoire.
Je ne sonnerai pas mon cor, honteux signal,
Non, mais je frapperai grands coups de Durandal,
L'acier sera sanglant jusqu'à l'or de la garde,
Si bien je la fendrai cette race fuyarde
Des félons Sarrasins : ils ont rompu l'accord,
Tant mieux ! je te le jure, ils sont jugés à mort

Ami Roland, cédez, cédez à ma prière.
Ne me refusez pas cette grâce dernière,
Sonnez votre olifant, faites-le retentir ;
Charles se hâtera vers nous de repartir,
Et bientôt au combat sa présence soudaine
Fixera dans nos mains la victoire incertaine.

TURPIN.

Oui, Roland, ce conseil vous rendra triomphant ;
Je le répète : ami, sonnez de l'olifant.

ROLAND.

Malheur à moi, s'il est jamais dit par un homme
Que le comte Roland, lui que brave on surnomme,
Un jour sonna son cor à cause des païens !...
Non, je ne ferai pas ce déshonneur aux miens.

OLIVIER.

Mais certe il n'en est pas d'appeler Charlemagne.
J'ai vu, Roland, j'ai vu les Sarrasins d'Espagne ;

Et la plaine et le val et la crête des monts,
Tout disparaît couvert d'innombrables démons.
Quelle puissante armée ici se précipite !
Et pour lui résister que la nôtre est petite !

ROLAND.

Oh ! tant mieux ! mon ardeur s'en accroît, mes barons :
Plus ils seront nombreux, et plus nous en tuerons !
Ne plaise au Dieu du ciel, non plus qu'aux très-saints [Anges,
Que la France par moi perde de ses louanges,
Et ne conserve pas sa réputation
D'être, dans l'univers, la reine nation.
Mille morts, mille morts plutôt que cette honte !
Mais elle est loin encor, et bien loin, à mon compte.
Ils verront aujourd'hui, Marsile et tous les siens,
Combien un seul Français vaut de leurs vils païens !

OLIVIER.

Oui, bon est votre cœur, hautes sont vos paroles ;
Mais je ne laisse pas, moi, de les trouver folles,

Et désirer toujours en ce pressant besoin,
Charles plus près de nous et les païens plus loin.
Si vous aviez voulu, sans hauteur insultante,
Sonner votre olifant, à la voix éclatante,
Charle et les siens ici bientôt s'étant rendus,
Nous tous, chefs et soldats, ne serions pas perdus,
Comme nous allons l'être et sans nulle espérance.
Jetez les yeux, Roland, sur le drapeau de France :

(Girard, porte-drapeau, les pairs, foule, paraissent au fond et à gauche.)

Voyez ces fiers barons, qui marchent tout autour ;
Il n'en vivra pas un, à la fin de ce jour.

ROLAND.

Plus bas donc, Olivier ! les honteuses paroles !
Celles-là par le Christ ! ce sont bien les plus folles !
Qu'il soit honni de tous le baron sans vigueur,
Qui traîne en sa poitrine un bas et lâche cœur.
Pour moi, je tiendrai pied fortement sur la place ;
Et montrant aux païens toujours la même audace,

Je veux que nous courions attaquer leurs soldats,
Et que les premiers coups soient frappés par nos bras.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GIRARD, LES PAIRS, FOULE.

GIRARD.

Roland, nous voici tous et pas un ne tressaille.
Nous aimons mieux mourir qu'éviter la bataille.
Ils sont là près de nous les Sarrasins félons ;
Commandez et sur eux ensemble nous volons.

ROLAND (à Olivier).

Tu le vois au combat nul des nôtres ne lâche,
Olivier ; pas un seul, pas un seul qui soit lâche
De ces barons français, choisis par l'Empereur
Rappelle maintenant ton ancienne valeur :

Frappons, toi, de ta lance et moi, de mon épée ;
Qu'elle ruisselle à flots de sang maure trempée,
Ma blanche Durandal, que me donna le roi !
Qui l'aura, si je meurs, pourra dire, je croi,
Que cette belle épée était celle d'un brave.
Elle en main, je me ris du danger le plus grave.

(A Turpin.)

Turpin, prêchez les Francs, autour de vous placés.

TURPIN.

Seigneurs barons, ici Charles nous a laissés,
C'est notre roi : chacun doit brûler de l'envie
De verser pour sa cause et son sang et sa vie.
La chrétienté d'ailleurs court le plus grand péril,
Et son soutien, le seul, est votre bras viril.
Vous allez tout à l'heure engager la bataille,
Car voilà sous vos yeux la païenne canaille,
Qui, la lance en arrêt, frémissante, sur nous
Rapide accourt.... Amis, mettez-vous à genoux,

(Ils s'y mettent.)

Et demandez au Dieu du ciel, qu'il vous accorde,

Pour vos nombreux péchés, grâce et miséricorde.
Vos âmes, je les vais de grâce revêtir ;
Pas un ne périra qui ne soit un martyr.
Volez donc à la mort, comme aux joyeuses fêtes ;
Dans le grand Paradis vos couronnes sont prêtes.

(Il lève les mains au ciel, après avoir fait sur eux le signe de la croix.)

O Christ, notre Sauveur, bénissez vos enfants !
Ils combattent pour vous, rendez-les triomphants.
Armez-les d'une ardeur, d'une force invincible,
Votre gloire à vous-même en sera plus visible :
Montrez-vous le seul Dieu, le seul maître et Seigneur,
Montrez que Mahomet n'est qu'un vil imposteur !

TOUS (se levant).

Ainsi soit-il !

(Roland clair et riant lève en l'air son épée et s'avance devant les Français.)

GIRARD (le montrant).

Voilà notre grande espérance
Et notre bouclier : vive Roland de France !

TOUS.

Vive Roland ! (Ils se le montrent.)

OGIER.

Il est notre salut à tous !

ROLAND.

Amis, le roi Marsile a fait marché de nous :
Avec l'épée il faut chacun payer ce traître.
Les païens apprendront ce jour à nous connaître,
Dans ce val pour jamais sont fixés leurs tombeaux.
Nous allons remporter des triomphes bien beaux,
Pour la France et le Christ !.. Dans les airs qu'on envoie
Notre terrible cri de bataille :

TOUS (s'écrient d'une voix).

Montjoie !

(Derrière le théâtre un autre cri formidable : *Marsile ! Marsile !*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOHAMMED (apparaît au fond et derrière lui les têtes des chevaliers sarrasins. Bruit de tambours et trompettes).

MOHAMMED.

Vils Français, au combat venez vous présenter.
Celui qui vous trahit eût dû vous assister.
Pour Charles c'est un fou, lui qui, sans défiance,
Seuls à notre valeur vous livre sans défense ;
Et sa gloire et ses pairs ce jour vont tomber morts.
Et son neveu Roland le bras droit de son corps,
Où donc est-il ?

ROLAND.

Ici pour ta ruine, infâme !

(Il écarte les autres, court au Sarrasin et d'un coup l'abat raide mort au fond du théâtre. Les autres Maures reculent et disparaissent)

Que les plus noirs démons emportent ta vile âme,
Et qu'au fond de l'enfer ils la brûlent, païen !
Non certe il n'est pas fou, Charles, sache-le bien !

(Aux siens.)

Frappez, Français, frappez à l'envi l'un de l'autre :
Nous serons les vainqueurs, le premier coup est nôtre.
C'est à nous qu'est le droit, aux païens qu'est le tort :
Montjoie !

(Tous, ayant avec lui poussé ce cri, disparaissent, qui au fond du théâtre, qui à droite. Bruit de tambours et trompettes. Fracas de la bataille, qui s'éloigne peu à peu).

SCÈNE V.

CORSABLIS ET PLUSIEURS CHEVALIERS SARRASINS APPARAISSENT A GAUCHE.

CORSABLIS (aux siens).

Allons ! pour nous la lutte est sans effort :
Ils sont si peu ! Pas un n'échappera nos lances,

Nous abattrons enfin leurs longues insolences.
Frappez, frappez sans peur ; c'est leur jour de mourir !

TURPIN (apparaît tout à coup du côté droit et s'avançant) .

Pas encor, mécréant ! c'est toi qui vas périr !

(Corsablis recule en parant les coups de Turpin : au troisième il tombe dans la coulisse ; les siens ont fui).

Toi donc en as menti, lâche païen ! ta suite
Nous saurons comme toi l'arrêter dans sa fuite,
Vous êtes tous perdus.

(Il disparaît à gauche. On entend de nouveau le bruit de la bataille qui se rapproche).

SCÈNE VI.

ROLAND, OLIVIER (apparaissant au fond et traversant le théâtre l'épée sanglante à la main).

OLIVIER (parlant du côté de la coulisse à droite).

Voilà vos flancs ouverts,
Balaguet, rien n'a pu vous sauver de nos fers.

7



ROLAND.

C'est bien, mon Olivier : frappe toujours de même,
De vrais coups de baron, comme Charles les aime.
Là-bas les Sarrasins ne pouvant plus tenir,
J'ai dû pour en trouver sur mes pas revenir.

(Ils sont arrivés devant le théâtre, du côté gauche. Roland y regarde).

Mais je vois près de nous le colossal Chernable,
Regarde s'écrouler cette masse effroyable. (Il sort.)

OLIVIER (suit des yeux Roland : on entend un cliquetis d'épées, puis le bruit sourd d'un corps qui tombe).

Dieu ! quel brave est Roland ! C'en est fait des païens !
Il dort leur Mahomet, qui n'aide point les siens.
Jusqu'ici nous gagnons une belle victoire.

(Il disparaît à gauche.)

SCÈNE VII.

GIRARD, OGIER (au fond et traversant la scène, l'épée sanglante à la main):

OGIER.

Par Dieu ! notre Roland mérite bien sa gloire !
Comme il tue et massacre avec sa Durandal !
Non, jamais sur la terre on n'a vu son égal.
Quel honneur il conquiert pour la France et pour lui !

GIRARD.

Les ennemis partout sont battus aujourd'hui.
Ils tombent sous nos coups et par cent et par mille,
Et des morts la traînée ira jusqu'à Marsile.

OGIER.

Marchons, ami, marchons sur les pas de Roland.

GIRARD.

Voyez de toutes parts les païens reculant.

OGIER.

Courons combattre auprès de notre capitaine.

(Ils disparaissent à gauche.)

SCENE VIII.

PRIAMON, CLIMORIN (les armes brisées, le visage sanglant, arrivent en fuyant du fond du théâtre).

PRIAMON.

Arrêtons-nous ici, nous reprendrons haleine,
Tandis qu'au loin Roland promène sa fureur,
Parmi nos bataillons rompus, fous de terreur.
Quel spectacle pour nous ! quelle douleur me navre !

CLIMORIN (regardant à gauche).

Oh ! comme il court, jetant cadavre sur cadavre !
Comme de sang tout clair il inonde le sol !
Un ruisseau rouge, épais, bouillonne au bas du col.

PRIAMON.

Détournons nos regards. Hélas ! votre assurance
Contre les douze pairs et les Français de France
S'est-elle évanouie à présent ?

CLIMORIN.

Oh ! malheur !
Mais qui les aurait crus si remplis de valeur ?

PRIAMON.

La race des Français est faite pour combattre.
En vain nous essayons de la vouloir abattre.

CLIMORIN.

Je l'ai trop bien appris aujourd'hui. Quels soldats
Si hardis, si légers, et si durs aux combats !
Ils semblent n'assister qu'à de joyeuses fêtes,
Que se jouer, brisant les heaumes et les têtes,
Fendant les boucliers, démaillant les hauberts,
Et quelquefois coupant, d'un furieux revers,

En deux quartiers sanglants, les plus larges poitrines.
Des nôtres en ce val quelles vastes ruines !

PRIAMON.

Ami, je suis bien vieux, mais je n'ai vu jamais
Carnage plus horrible : *(On entend au loin, Montjoie ! Montjoie !)*

CLIMORIN.

Entendez les Français !!!

PRIAMON.

Oui, oui, je les entends ces grands cris de victoire.

CLIMORIN.

Maudit soit Mahomet ! Sa fourbe est bien notoire,
Il n'a pas seulement daigné nous secourir.

PRIAMON.

Hélas ! je crains qu'ici nous n'allions tous mourir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BLANCANDRIN (le visage sanglant).

BLANCANDRIN.

Nos chefs et nos soldats ont mordu la poussière.
Près de moi sont tombés, sous la main meurtrière
D'Olivier le fameux compagnon de Roland,
Targis, Estramarin, Timozel et Garland.
Moi-même je n'ai pu me sauver qu'avec peine.
Je suivais, mais de loin, notre grand capitaine,
Le jeune Valdabrun, le rempart des païens;
S'avançant fièrement à la tête des siens,
Quand soudain je le vois s'arrêter : son épée
Brille, grince, et bientôt de sa main échappée
Tombe... et lui-même suit ce guerrier colossal,
Fendu par le milieu d'un coup de Durandal.
Sur nous alors Roland s'élance et fond terrible,
Arrêter ce lion furieux... impossible ;

Nous avons fui... pleurant le jeune Valdabrun.
Aux Maures cette mort doit être un deuil commun.
Jamais plus grave coup n'a blessé notre Espagne.

CLIMORIN.

Ils triomphent partout les Francs de Charlemagne.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGARIS (blessé sans armes).

MARGARIS.

Hélas ! hélas ! amis, quels horribles malheurs !
Sans honte, nous guerriers, versons, versons des pleurs.
Voyez sur ce long val et ces hautes collines,
S'étendre, noir manteau, nos morts et nos ruines.
Dans l'herbe drue au loin des pans de gonfanons,
Des hauberts en lambeaux, des épieux en tronçons.
Tout pêle-mêle avec des têtes embrochées,
Des mains, des bras rompus, des poitrines hachées,

Débris sanglants, hideux, seuls restes des païens !
Voilà ce qu'on a fait des vôtres et des miens !

BLANCANDRIN.

Hélas ! hélas ! où sont les soldats de Marsile ?
Des deux corps engagés, chacun d'au moins cent mille,
Nous quatre seuls à peine encor sommes debout,
Qui voudra l'annoncer à ce prince ? Et surtout
Que son fils, au danger généreux, magnanime,
A péri du combat la première victime,
Égorgé sans pitié par l'odieux Roland !

MARGARIS.

Oh ! qu'il sera maudit ce farouche brigand !

PRIAMON.

Il a de pleurs ouvert tant de sources amères !

BLANCANDRIN.

A lui tant d'orphelins réclameront leurs pères,
De veuves leurs époux, de mères leurs enfants,

Qu'elles pensaient bientôt embrasser triomphants !
L'Espagne tout entière à ce deuil appelée,
Pour des siècles bien longs restera dépeuplée,
Et le nom de Roland, au front de nos neveux,
Fera, de peur encor, se dresser les cheveux.

CLIMORIN (regardant à gauche, au fond).

Mais je le vois là-bas au pied de la colline ;
De tous côtés son œil furieux examine
S'il reste à massacrer quelque Maure impuissant.

MARGARIS (regarde).

Oh ! quel horrible aspect ! Il est rouge de sang,
Rouge est sa Durandal, et sa large cuirasse,
Rouges ses lourdes mains, rouge même sa face...
Et maintenant il vient... son Olivier aussi.

BLANCANDRIN.

Il faut fuir. Si Roland nous rencontrait ici !!!

PRIAMON.

Oui, nous irons prier le malheureux Marsile
D'accabler les vainqueurs, avec les deux cents mille
Des soldats alliés ou des siens, qu'il gardait
Pour marcher contre Charles.

BLANCANDRIN.

Ah ! tu seras défait
Ce coup, comte Roland ! Tu n'es pas invincible.
Dans un nouveau combat ta mort est infaillible,
Car presque tous les tiens sont tombés aujourd'hui.

PRIAMON.

Deux combats, Blancandrin, est-ce assez contre lui ?...

MARGARIS.

Mais le voici, fuyons... *(Tous fuient à gauche).*

SCENE XI.

ROLAND, OLIVIER (reparaissent au fond).

ROLAND.

Oui, malgré tes alarmes,
Tu t'es en combattant montré mon frère d'armes.
Donne ta main, ami, laisse-moi la presser,
Témoignage d'honneur que je dois t'adresser.

(Ils se prennent la main).

OLIVIER.

Merci, Roland, merci. Cette preuve nouvelle
De votre affection pour moi toujours fidèle
Me touche vivement et je m'en sens tout fier.

ROLAND.

Je te l'avais bien dit que devant notre fer,
Ne tiendrait pas longtemps la horde de Marsile.
A trahir, je l'avoue, elle est toujours habile ;

A combattre de près le glaive en main, jamais.
Et qui peut front à front résister aux Français?
Je ne puis exprimer ma joie en mes paroles :
Où sont donc, Olivier, où sont tes craintes folles?
La victoire, je pense, a dû les étouffer.

OLIVIER.

Roland, vous vous hâtez trop tôt de triompher,
Quand la sécurité reste encore imparfaite.
Nos bras ont aux païens infligé la défaite,
Dans leurs propres filets ils ont été surpris :
Mais nous avons perdu tant d'hommes de haut prix !
Vous voyez comme moi ces plaines funéraires ;
Parmi les corps en tas de nos noirs adversaires,
Çà et là l'on distingue à la blancheur des traits,
Au visage encor fier, beaucoup de nos Français.
La moitié des amis qui nous suivaient dociles
Sont là gisant sur le sol étranger, immobiles
Jusqu'au jour où le Christ tiendra son jugement.
Ceux qui restent debout nous suivent tristement,

Étant les uns blessés, d'autres presque sans armes.
Dans mon cœur malgré moi subsistent des alarmes.
Si vers nous accouraient de nouveaux Sarrasins...

ROLAND.

Nous sommes pour toujours délivrés des païens.
Leurs cadavres pourris rendront ces champs fertiles
Et nous...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TURPIN, LES PAIRS, FOULE A GAUCHE.

TURPIN.

Hélas ! Roland, triomphes inutiles !
Nous n'avons pas fini de livrer des combats.
Regardez cette armée en mouvement là-bas,
Et plus nombreuse encore que l'autre, ce me semble.

ROLAND (regarde).

Oui, tout l'enfer vomit ses légions ensemble.
Quelle rangée au loin de païens escadrons !

Que d'écus, de hauberts et d'éclatants clairons !
(On les entend de plusieurs côtés).
Amis, c'est notre mort que poursuit le roi maure,
Mais, par le Dieu Sauveur ! il ne l'a pas encore.
Tous nous réunissant en un seul corps, il faut
Se ruer sur leurs rangs d'un formidable assaut.
Voyez ma Durandal ; pas une seule entaille !
Hauteclaire non plus. *(Il montre celle d'Olivier).*
Elles, dans la bataille,
Sauront bien vous ouvrir un chemin spacieux.
Suivez-les, mes amis, ardents, audacieux :
Elles vous conduiront peut-être à la victoire,
Ou du moins à l'honneur, à l'immortelle gloire !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LA MORT DE ROLAND.

(Une autre partie du val de Roncevaux.)

SCÈNE I.

OLIVIER, ROLAND (l'épée nue, la pointe en terre).

ROLAND.

Olivier, nous pouvons respirer un moment ;
Marsile, avec les siens rompus, honteusement
Fuit : nous avons vaincu ces dernières batailles,
Mais hélas ! pour les Francs combien de funérailles !
Vois la plaine lugubre où sont tombés les forts,
Jusqu'à présent l'aspect des champs couverts de morts
Faisait bondir mon cœur d'une joie enivrante
Mais aujourd'hui j'éprouve une douleur navrante.

Que de guerriers vaillants, de fidèles vassaux,
Sous nos yeux étendus au val de Roncevaux !
Plaignons, amis, plaignons douce France la belle,
Qui des siens restera veuve longtemps nouvelle.
Nous-mêmes, maintenant, qu'allons-nous devenir ?

OLIVIER.

Sans doute les païens encor vont revenir,
Pour tenter contre nous leurs suprêmes efforts ;
Car ils ont à venger et leur honte et leurs morts.
Sachant combien des pairs est faible l'entourage,
Ils auront à présent, j'en suis sûr, du courage,
Je m'attends à les voir reparaître bientôt
Et nous enveloppant, courir à notre assaut.

ROLAND.

O roi Charles, des Francs la Providence aimée,
Que n'êtes-vous ici, vous et la grande armée !

OLIVIER.

Eh bien ? Que feriez-vous ? Vos deuxbras sont sanglants.

ROLAND.

C'est vrai : leurs coups étaient si fiers, si violents !
Mais voyant de mon roi la figure bénie,
Je sentirais soudain ma fatigue bannie,
Mon sang alors plus vif échaufferait mon cœur,
Et je retrouverais ma première vigueur,
Pour jeter en lambeaux les damnés infidèles !...
Frère Olivier, comment mander de nos nouvelles
Au roi Charles ?

OLIVIER.

Comment ? Pour moi, je ne le sais.

ROLAND.

Si je sonnais mon cor, l'Empereur des Français
L'entendant, reviendrait d'une retraite prompte.

OLIVIER.

Ce serait à Roland une bien grande honte.
Un baron tel que vous ainsi doit-il agir ?
Ses parents en auraient pour longtemps à rougir ;

Que jamais sur leur vie un tel opprobre vole !
Avez-vous oublié votre fière parole :
« Oui, la mort mille fois, mais non le déshonneur. »
Sonner de votre cor accuserait la peur,
Et d'ailleurs à présent ce n'est plus notre affaire.
Quand je vous en priais, le voulûtes-vous faire ?
Si nous sommes réduits aux derniers maux, nous tous,
Cette faute ne doit retomber que sur vous.
Le courage réglé ce n'est point la démence.
Qui nous les a tués nos Francs ? Votre imprudence.
La mesure vaut mieux qu'une aveugle fureur.
Si vous eussiez daigné m'en croire, l'Empereur
Déjà nous aurait joint et sa troupe nombreuse
Assuré la victoire à la bravoure heureuse.
Marsile serait pris et jeté dans l'enfer.
Ah ! vos beaux coups, Roland, nous les payons bien [cher !
Les pairs ni les barons qu'on nommait les Fidèles,
Ne pourront désormais lutter pour les querelles
De Charles, des humains le plus digne d'amour,

Et le plus grand d'ici jusques au dernier jour.
Pour Roland il mourra frappé d'une mort prompte,
Et la France avec lui tombera dans la honte.
Voilà tous nos malheurs : vous les avez voulus.

ROLAND.

Quel reproche Olivier ! Non, tu ne m'aimes plus !

OLIVIER.

Je vous aime toujours, mais ma bouche sincère
Vous dit la vérité sans peur de vous déplaire.

ROLAND (baisse la tête, et après un moment de silence).

Oui, c'est juste... Olivier, pardonne-moi, j'ai tort,
Mes fautes, je les vais expier par ma mort,

OLIVIER.

Vous êtes pardonné, je n'ai pas de rancune.

SCENE II.

LES MÊMES, TURPIN.

TURPIN.

Cette querelle, amis, est bien inopportune.
Qu'est-ce donc ? Et pourquoi vous disputer encor ?

ROLAND.

Olivier ne veut pas que je sonne mon cor.

OLIVIER.

A quoi bon ? Nous peut-il ce cor sauver la vie ?

TURPIN.

Sa volonté n'en doit pas moins être suivie ;
Qu'il sonne, Charle alors, soupçonnant du danger,
Reviendra sur ses pas et saura nous venger.
Les Sarrasins félons échappés à nos lances

Jamais n'iront chez eux raconter leurs vaillances,
Et nos Français, sautant à bas de leurs chevaux,
Tristes, visiteront le val de Roncevaux.
Recueillant nos débris, semés dans ces bruyères,
Ils les enfermeront dans de pieuses bières,
Pour les porter en France, au parvis des moutiers.
Point ne viendront les loups, les chiens, les sangliers,
Manger nos pauvres corps.

ROLAND.

A vous, je m'associe,
Turpin, c'est bien parlé, je vous en remercie.

(Il prend son cor et le sonne de toutes ses forces à plusieurs reprises. A la troisième le cor lui échappe et le comte porte la main à son front.

O douleur ! ô douleur ! Elle éclate et se rompt
Sous mes efforts puissants la veine de mon front.
Dans ma bouche à grands flots le sang vermeil refoule,
Et ma vie avec lui rapidement s'écoule.
Le peu qui reste encor il faut bien l'employer.
Donne-moi maintenant ta main, frère Olivier,

(Il la prend :) Et ne nous quittons plus. L'amitié nous [rassemble
Pour la dernière fois ; allons mourir ensemble,
Allons ; sur les païens tous deux nous frapperons ;
Ils approchent, déjà l'on entend leurs clairons.

(On les entend de divers côtés. — Se tournant vers Turpin).

Turpin, combien sont-ils, de ma troupe puissante
Et de nos pairs, restés debout encor ?

TURPIN.

Soixante ;
Mais avant de mourir ils tueront des païens !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GIRARD ET LES PAIRS (au fond, sanglants).

GIRARD.

Roland, vous nous voyez en bons vassaux chrétiens,
Toujours prêts à marcher sur votre ordre et pour Charle

ROLAND.

Pour la dernière fois, compagnons, je vous parle.
A vivre, je le sais, nous avons peu de temps,
Et nous allons tomber tous martyrs en ces champs.
Mais maudit le baron, qui, manquant de courage,
Ce jour ne fera pas à la mort bon visage,
Et dans ses vives mains, tant qu'il tiendra le fer,
Aux lâches Sarrasins ne se vendra pas cher.
Frappez, Seigneurs, frappez de vos lames fourbies ;
Disputez acharnés vos précieuses vies,
Et que tous, finissant par des coups signalés,
Expiriez sur un tas de païens immolés.

(A Olivier :)

Ainsi, mon Olivier, notre France adorée
Sera malheureuse, oui, mais non déshonorée.

(Aux autres :)

Et lorsque de retour, l'Empereur glorieux
Parcourra cette plaine et ces monts odieux,
Lorsqu'il verra partout l'horrible boucherie

Qu'aura faite en luttant la française furie,
Lorsqu'il rencontrera quinze au moins des païens
Parmi les morts couchés, pour un, pour un des siens,
Certe il nous bénira, quoique versant des larmes ;
Il sera fier de nous comme nos frères d'armes,
Tous diront : ils sont morts, ils ne sont pas vaincus.
Leur honneur est debout, leurs corps seuls abattus.
Longtemps on vantera dans notre douce France
De Roland et des pairs la terrible vaillance,
Et de chants éternels nous serons les sujets.
Quand on meurt comme nous, c'est pour vivre à jamais
Mes braves, en avant !

OLIVIER.

En avant ! vive France !

TOUS.

Vive France et Montjoie ! (Ils disparaissent au fond :)

SCÈNE IV.

MARSILE, PRIAMON, BLANCANDRIN (arrivent à gauche).

PRIAMON.

Ici j'ai confiance
Que vous ne risquez rien : l'endroit est écarté,
Vous verrez le combat en toute sûreté.

MARSILE.

Pensez-vous qu'à la fin nous ayons la victoire,
Et du cruel Roland la mort expiatoire ?

PRIAMON.

Oui, Prince. Cette fois Roland n'a pour appui
Que quelques malheureux, se traînant après lui,
Sans ordre, sans ardeur et même sans armures,
Par la lutte épuisés, tout couverts de blessures ;
Et contre eux nous poussons, frais encor de combats,
Pleins de force et d'ardeur, trente mille soldats.

BLANCANDRIN.

Sire, ne craignez plus : j'en donne l'assurance,
Vous allez bientôt voir le héros de la France,
L'indomptable Roland, mort là, devant vos pieds.

MARSILE.

Mahomet, quel bonheur si vous nous écoutiez !

BLANCANDRIN.

Ainsi j'ai disposé la troisième bataille :
Cinq cents barons choisis, très-forts, de haute taille,
Réunis en un corps serré, droit à Roland
Marcheront. Devant lui soudain se déroulant,
Ils l'envelopperont et devant et derrière.
Alors, seul, enfermé d'une épaisse barrière,
Sans relâche assailli, servant de but à tous,
Que peut-il que périr sous des milliers de coups ?
De même j'ai formé plusieurs groupes des nôtres ;
Chacun doit, séparant les Francs les uns des autres,

N'en attaquer qu'un seul jusqu'à ce qu'il soit mort.
Ainsi nous les vaincrons.

MARSILE.

Ce plan me convient fort,
Blancandrin : je le veux, en maître aux miens commande,
Range-les à ton gré. Pour moi je ne demande
Qu'une chose aujourd'hui, la tête de Roland.
Ce trophée, à mes yeux présente-le sanglant,
Et je te comblerai d'honneurs si désirables,
Que jamais chevalier n'en eut de comparables.
Tu seras le premier du royaume après moi,
La moitié, si tu veux, reconnaîtra ta loi ;
Ainsi porte bien haut vainqueur ton espérance.

BLANCANDRIN.

Roi généreux, merci ; la noble récompense !
Vite au combat je vole et triomphe et reviens.

(Il sort :)

SCÈNE V.

MARSILE, PRIAMON.

MARSILE.

Oui, le plus malheureux de tous les rois païens,
Tu le vois ; j'ai perdu mon fils et mon armée.
Pour mon âme d'un deuil éternel consumée
Ne viendra jamais luire un seul jour de bonheur.
Mais au moins des regrets le fiel empoisonneur
Ruinera mon corps en peu de temps, j'espère.
O mon cher Mohammed ! Ton déplorable père,
Avant de te revoir, le front ceint de lauriers,
Au milieu des houris, dans le ciel des guerriers,
N'a plus qu'un seul désir ardent, inexprimable,
Le trépas de Roland, l'assassin exécrable !
Que je voudrais pouvoir partager en lambeaux
Et les jeter aux becs des voraces corbeaux,
Ces odieuses mains de mon fils meurtrières !

O clément Mahomet, accorde à mes prières
Cette suprême joie, et je mourrai content !

PRIAMON.

Calmez-vous donc, ô roi ; vous l'aurez à l'instant.

MARSILE.

Ganelon ! Ganelon ! quelque mauvais génie
M'inspira d'écouter ta vile félonie.
Qu'à jamais soient maudits tes funestes conseils,
Et ton nom et celui des traîtres tes pareils !
Malheur aussi, malheur aux rois qui les choisissent !
Ces rois en souffrent plus que celui qu'ils trahissent.
Sans Ganelon vivraient tant de mes bons vassaux,
Dont les corps et le sang engraissent Roncevaux.
Et toi, je te verrais, mon enfant, plein de vie,
Des rois, mes alliés, même exciter l'envie,
A la tête des miens t'avancer calme et fier,
Et le premier de tous à manier le fer !
Jamais prince plus beau, plus vaillant, plus aimable.
Et te sacrifier, je l'ai pu, misérable !

A l'aveugle fureur de terrasser Roland !
Que ne l'ai-je laissé s'en aller insolent,
Dans sa France maudite étaler sa victoire ?
Je conservais mon fils, mon seul bien et ma gloire...
Et s'il nous échappait, ce Roland, notre effroi,
Quel malheur pour les miens, quelle honte pour moi !

PRIAMON.

Chassez les noirs pensers que votre cœur redoute,
Prince ; je vois venir Blancandrin et sans doute
Il nous annoncera que Roland l'odieux
Est mort...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BLANCANDRIN (arrive du côté droit)

BLANCANDRIN.

Fuyez ! fuyez ! Roland prompt, furieux,
Vers vous accourt. Il a de ses grands coups d'épée
Deux fois rompu la foule autour de lui groupée,

Et dissipé vainqueur nos plus fiers combattants.
Il ne cherche que vous, ô roi, mais je l'entends,
Partons. (Ils s'enfuient à gauche.)

SCÈNE VII.

ROLAND, seul. (A droite, l'épée rouge à la main.)

ROLAND.

Il s'est enfui, le perfide Marsile !
Dieu ! que ne puis-je, avant de tomber immobile,
Apprendre à ce vil roi ton nom si redouté,
Ma Durandal ! Pourtant quel beau coup c'eût été !
(Il regarde à gauche du côté ou s'est enfui Marsile).
Hélas ! Il est trop loin pour le pouvoir atteindre,
Et je sens peu à peu la force en moi s'éteindre...
Mais Olivier est seul. Quels seraient mes regrets
S'il tombait... (Tout à coup on entend derrière la scène : « Roland ! Roland ! à mon secours !)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, ROLAND. (Olivier entre sur la scène blessé, chancelant il s'appuie contre un pin. Roland s'approche et Olivier lui décharge sur la tête un coup d'épée qui glisse sur le casque.)

ROLAND.

Compagnon, l'avez-vous fait exprès ?
C'est moi : je suis Roland, celui qui tant vous aime ;
Avez-vous oublié qui vous êtes vous-même ?

OLIVIER.

Je vous entends, ami, je vous entends parler,
Mais vos traits je ne puis hélas ! les démêler.
Sur mes yeux affaiblis pèse un sombre nuage.
En vous d'un Sarrasin croyant voir le visage,
De le frapper au front je me suis empressé.
Pardonnez-moi, Roland.

ROLAND.

Je ne suis pas blessé,
Devant Dieu de bon cœur, ami, je vous pardonne.
Comme gage assuré, souffrez que je vous donne
Un baiser fraternel. (Ils s'embrassent.)

OLIVIER.

Ami Roland, merci.
Restez auprès de moi, maintenant, car ici
Se doit hélas ! finir cette amitié loyale
Qui dans tout l'univers n'aura jamais d'égale.
C'en est fait : l'un de l'autre en ce jour de tourment
Il nous faut séparer bien douloureusement.
De mon corps tout rompu les larges ouvertures
Ont laissé fuir mon sang.

ROLAND.

Ces dernières blessures
Vous ne les aviez point quand je vous ai quitté.

Mon frère dites-moi qui donc vous a porté
Ces derniers coups mortels ?

OLIVIER.

Climorin le vil traître.

ROLAND.

Comment ?

OLIVIER.

S'étant caché derrière un large hêtre,
De son glaive soudain il m'a les flancs ouvert,
Lorsque je m'avançais vers vous à découvert.

ROLAND.

Moi je vais le tuer.

OLIVIER.

C'est fait. Le misérable
Ne se vantera pas de sa fourbe exécrable
Aux dames du pays qui le vit naître au jour.
Hauteclaire d'un coup furieux de retour
A bien jusques aux dents tranché sa large tête.

ROLAND.

Gloire au bras qui mourant moissonne une conquête !

OLIVIER.

Mais déjà je ressens l'angoisse du trépas.
Peu à peu meurt mon corps. Sous moi tremblent mes [pas,
Mes yeux tournent, je perds l'ouïe après la vue.
Inclinez à genoux mon corps dans l'herbe drue,
Roland, et soutenez mes bras levés aux cieux.

(Roland l'incline à genoux : Olivier lève ses mains que son ami) soutient).

O Christ, de vos chrétiens le sauveur précieux,
Que mon âme ne soit des noirs démons la proie,
Mais que du Paradis elle goûte la joie !
Et puis daignez bénir Charles, mon droit seigneur,
Mon pays, douce France, Aude, ma chère sœur,
Que je ne dois revoir jamais sur cette terre,
Et plus que tous Roland, mon compagnon de guerre.

(Il tombe et meurt. Roland croise les bras et le regarde en pleurant).

ROLAND.

O mon bel Olivier votre cœur généreux
A, dans ce dur combat, été bien malheureux !
Quand verra-t-on jamais une égale vaillance,
Pour percer un écu, pour briser une lance ?
Quand un plus sage esprit pour conseiller les bons
Et déjouer les plans captieux des félons ?
Votre mort quel dommage à notre douce France !
A Charles l'Empereur, à sa vaste puissance !
Je ne cesserai pas mes regrets éclatants,
Ami, si je devais vous survivre longtemps.
Mais ma mort de bien près va suivre votre perte.
Mon sang coule plus lent de ma tempe entr'ouverte,
Mon bras de Durandal maintenant sent le poids,
Et mon œil voit le jour pour la dernière fois.
Tant mieux ! Olivier mort, moi je ne puis plus vivre.
Au moins ses meurtriers vengeur je les veux suivre,
Tant qu'un peu de vigueur animera mes mains.
Tombons en immolant les traîtres Sarrasins.

(Prenant son cor)

Pourrais-je avant savoir si Charles en arrière
Retournera suivi de sa troupe guerrière.

(Il tire un faible son de l'olifant et disparaît au fond. On entend dans le lointain un bruit de trompettes et le cri confus de :

Montjoie !

SCÈNE IX

BLANCANDRIN ET DES CHEVALIERS SARRASINS,

(Arrivent en fuyant sur la scène du côté droit).

PREMIER CHEVALIER.

C'est Charles qui revient, c'est Charles l'Empereur !

DEUXIÈME CHEVALIER.

Oui, le roi tout-puissant, notre grande terreur !

TROISIÈME CHEVALIER.

Quel désastre !

PREMIER CHEVALIER.

Et surtout si Roland nous échappe.

DEUXIÈME CHEVALIER.

Sur lui seul de nouveau courons tous.

TROISIÈME CHEVALIER.

Qu'on le frappe !

PREMIER CHEVALIER.

A mort !

DEUXIÈME CHEVALIER.

Pas de quartier !

TROISIÈME CHEVALIER.

Autrement notre Espagne
Est perdue à jamais pour nous, et Charlemagne...

BLANCANDRIN.

Assez, mes bons amis, écoutez mon conseil.
Bien funeste aujourd'hui s'est levé le soleil
Pour les pairs de Marsile et pour ses meilleurs comtes.
A la plupart la mort, aux survivants les hontes !

Et l'Empereur revient avec ses fiers barons.
Au loin vous entendez leurs tambours, leurs clairons,
Et même un peu confus le grand cri de Montjoie.
Gardons-nous de jeter une nouvelle proie
Sans profit aux fureurs de cet affreux Roland.
Devant lui le païen toujours fuira tremblant,
Comme fuit au désert d'une course mortelle,
Devant le fier lion la craintive gazelle.
Il n'est pas de guerrier au monde assez vaillant,
Pour résister au choc d'un si rude assaillant.
Entre lui donc et vous mettez un large espace,
Et laissant contre l'air s'épuiser son audace,
Accablez-le de loin d'une grêle de traits :
Fuyez en le tuant. Attendre les Français
Et l'Empereur ici, serait vouloir périr.

(Tous disparaissent à gauche, moins Blancandrin).

Pour moi j'ai mon dessein; je veux le voir mourir,
Ce Roland. Couchons-nous dans les herbes épaisses
Parmi les morts.

SCÈNE X.

TURPIN (blessé à mort.)

TURPIN.

Hélas ! mon haubert est en pièces,
Mon épée est rompue et mon corps en lambeaux
De quatre forts épieux traîne les lourds morceaux.
C'est fait de moi. — Que Dieu prenne en pitié mon [âme,
Qu'il daigne l'affranchir de l'éternelle flamme,
Remettre mes péchés, grâce au Christ mon sauveur,
Et de son Paradis m'octroyer la faveur !

(Il regarde autour de lui).

Mais où donc est Roland ?... O comble de misère !
Lui-même serait-il étendu sur la terre,
Et mort !... De le revoir il m'eût été si doux !

SCÈNE XI.

TURPIN, ROLAND.

ROLAND.

Consolez-vous, Turpin, je suis encore à vous.
Les païens au seul bruit du camp de Charlemagne
Vite se sont enfuis du côté de l'Espagne,
Mais en lançant sur moi, par de lâches complots,
Une grêle de dards et d'aigus javelots.
Mon écu, mon haubert, sont criblés d'ouvertures,
Et mon corps est troué de cruelles blessures.
Cependant les païens ont disparu partout.
Sur le champ de bataille ils m'ont laissé debout
Seul : il nous reste enfin ; par le Christ ! c'est justice.
Si nous l'avons gagné, quel affreux sacrifice !

TURPIN.

J'ai lutté pour ma part à mort, en bon Français,
Qui doit l'épée en main ne se rendre jamais.

J'ai massacré là-haut sur les vertes collines
Cinq cents barons au moins des troupes sarrasines,
Les uns le corps fendu, d'autres décapités...
Mais je sens que je meurs. Voyez de tous côtés,
O Roland, à travers ma cuirasse en ruine,
Le sang pâle déjà couler de ma poitrine.

(Il s'affaisse).

ROLAND.

Laissez-moi sur le sol doucement vous coucher,
Appuyant votre dos si faible à ce rocher.

(*Il le prend dans ses bras et l'adosse au rocher*).

Maintenant donnez-moi votre congé, Messire.
Nos vaillants compagnons ont fini leur martyre,
Mais nous ne devons pas abandonner ces morts.
Écoutez, je m'en vais reconnaître les corps
De ceux que nous aimions le plus parmi les nôtres,
Et je les placerai les uns auprès des autres,
Là, devan t vou.

TURPIN.

Allez et revenez bientôt.

(Roland sort.)

Pauvre France ! sur toi l'infidèle prévaut.
En quel affreux malheur ce jour es-tu tombée ?
Non, jamais aussi bas ta tête s'est courbée.
Mais tes fils généreux ont sauvé ton honneur,
Et leur chute a coûté si cher à leur vainqueur,
Qu'il est blessé lui-même à mort de sa victoire.
Aux vaincus le succès véritable et la gloire !

(Roland apporte le cadavre de Girard).

Hélas ! ami Girard, si vaillant autrefois,
Si beau, si dévoué, comme je vous revois !

(Roland apporte Gautier).

Sire Gautier, pour nous quelle perte si grave !
Les Français n'avaient pas de chevalier plus brave.

(Roland apporte Béranger, Ogier, Samson, puis montrant Olivier).

ROLAND.

Voilà notre Olivier, lui que nous aimions tous.
Les autres pairs aussi sont rangés devant vous,
Vous pouvez les bénir.

(Il s'agenouille près d'Olivier).

TURPIN (élevant la main).

Mes compagnons fidèles,
Que Dieu qui vous a vus tomber pour ses querelles
Dans son doux Paradis daigne vous réunir.
Mourant j'élève encor la main pour vous bénir.
Plaise au Christ le Sauveur, d'exaucer ma prière ;
De votre vieil ami, c'est hélas ! la dernière.
Adieu tous ! mais adieu, pour vous en particulier,
Si cher après Roland, intrépide Olivier.

(A ces mots, Roland agenouillé près d'Olivier tombe sur le cadavre.)

Mais j'aperçois Roland tomber sans connaissance
Sur le corps d'Olivier. Ah ! cette défaillance
Pour un si fier baron est un bien grand malheur.
Jamais je n'ai senti de plus forte douleur.

Comment faire, ô mon Dieu ! pour que je le ravive ?...
Dans mon casque je vais puiser un peu d'eau vive.

(Il prend son casque à la main, se lève avec effort, fait quelques pas en chancelant, trébuche contre Roland et tombe mort à côté. — Roland secoué revient à lui, se relève péniblement et aperçoit Turpin mort.)

ROLAND.

Hélas ! il est donc mort l'archevêque Turpin !
Ses entrailles partout s'échappent de son sein,
Et sur le haut du front s'épanchent les cervelles.
Ensemble il faut croiser ses mains blanches, les belles!

(Il les croise sur la poitrine.)

Ah ! noble chevalier, si brave et si pieux,
Je vous remets aux mains de Christ le glorieux.
Nul jamais ne servit avec plus de vaillance.
Vous n'avez un seul jour, par de bons coups de lance,
Ou quand il le fallait par de très-beaux sermons,
Cessé de guerroyer et païens et démons.
Il n'avait point paru depuis les saints Apôtres,
Un Prophète si grand pour instruire les nôtres,

Couvrir de plus en plus le nom chrétien d'honneur,
Et savoir convertir les hommes au Seigneur.
A votre âme, qu'aux cieux saint Gabriel emporte,
Puisse du Paradis être ouverte la porte !

(En ce moment on entend de plus près les trompettes et les tambours de Charlemagne. Air de marche vive et joyeuse. A la fin on entend Montjoie ! Roland écoute, puis s'écrie :)

Accours, Charles de France, accours, presse tes pas.
Pour nous sauver, à temps tu n'arriveras pas.
C'est trop tard ! c'est trop tard ! Dans ces plaines san-
[glantes
Tu ne trouveras plus que nos chairs pantelantes ;
Nous serons là tous morts, en braves, sans effroi,
Morts par fidélité pour le Christ et pour toi !

(Il traverse la scène et promène ses regards sur le champ de bataille.)

De tous côtés mon œil sur des cadavres erre...
Mes compagnons si fiers, immobiles à terre,
Dorment ! Et les voilà pour une éternité !
Daigne, Amis, le Sauveur dans sa grande bonté

Envoyer près de vous l'élite de ses anges :
Que vos âmes, suivant leurs brillantes phalanges,
S'envolent reposer au ciel en saintes fleurs !
Car de vassaux jamais il n'en fut de meilleurs
A Charles, le grand roi, qui nourrit votre enfance.
Vous ne le reverrez ni lui, ni notre France.
O terre de ma France ! ô mon pays si doux !
Je ne puis sans pleurer ce jour penser à vous.
Moi qui vous aime tant, je vois votre défaite :
Et c'est moi, malheureux ! Moi Roland, qui l'ai faite !
Par ma faute vos fils ont subi le trépas ;
A les sauver en vain s'est épuisé mon bras.
Mais du moins en ma mort j'emporte une espérance.
Malheur ! Malheur au roi vainqueur de notre France !
Puisqu'il l'ose blesser, le voilà donc perdu !
Il tombera demain surpris et confondu,
Lui-même et son Empire.

(On entend plus près les tambours de Charlemagne.)

Oui, le vengeur approche.
Arrivez, barons Francs, chevaliers sans reproche :

Consolez de son deuil notre Charles le Grand,
Et faites-lui revoir quelque nouveau Roland.
Qu'ainsi point d'ennemi n'espère vous détruire,
O ma France ! Il pourra pour quelque temps vous nuire,
Mais à la fin toujours périront ses complots,
Car vous ne cesserez d'enfanter des héros.

(Il s'assied à terre, à moitié couché sur la roche où Turpin s'était mis.)

SCENE XII.

ROLAND, BLANCANDRIN. (En ce moment, Blancandrin, le visage souillé de sang, apparaît derrière les rochers, et s'avançan cherche à reconnaître les morts. Arrivé devant Roland, il recule subitement de trois pas ; puis le voyant immobile il s'approche de nouveau.)

BLANCANDRIN.

Le voilà donc, Roland, ce guerrier si terrible,
Ce chevalier si fier qu'on disait invincible ;
Le voilà prosterné sur le sol... et vaincu !
C'en est fait. Cette fois enfin il a vécu !

Prenons sa Durandal, et lui coupant la tête,
Courons la présenter à mon roi. Quelle fête !

(Il se courbe et s'efforce de détacher l'épée, quand Roland ouvre les yeux, saisit son olifant et lui en assène un coup sur la tête.)

ROLAND.

Tu n'es pas un des miens.
(Blancandrin tombe mort.)
Lâche et vil insolent,
Toi, tu mettrais la main sur le comte Roland !
Qui le saura plus tard dira que c'est folie.
Car je ne pense pas que jamais on publie
Qu'il fut dans l'univers un homme assez heureux
Pour chanter : « J'ai vaincu Roland le valeureux. »
(Il regarde le Sarrasin.)
Ton crâne est en morceaux ; bien juste récompense,
Vil félon !
(Il regarde l'olifant.)
Mais du coup la grande violence
A fendu mon superbe olifant jusqu'au bas.....
Que m'importe pourvu que je ne laisse pas

Durandal aux païens ? Que ma France bénie
Soit sauvée, ô mon Dieu ! de cette ignominie !

(Il se lève et en frappe une, deux, trois fois sur le rocher. Au troisième coup il la regarde)

J'ai beau sur le rocher même frapper du plat ;
Votre acier grince et crie, et pas un seul éclat,
Ma belle Durandal ! Oui, vous êtes trop sainte
Pour subir sans miracle une mortelle atteinte.
Dieu ne le permet pas, car votre garde d'or
De reliques contient un précieux trésor :
Des os de saint Denis, des cheveux de saint Pierre,
Et des pans de l'habit qu'avait la Vierge-Mère.
Non, non, il ne faut pas qu'ils vous aient les païens !
Votre place doit être aux poings de nos chrétiens.
Mais j'espère que Dieu vous fera cette grâce.
Les Sarrasins au loin doivent s'enfuir en masse,
Charle approche.

(On entend de plus près les tambours et les trompettes.)

Il n'aura de moi que des débris ;
Au moins de Durandal connaissant tout le prix,

Il la recueillera comme elle le mérite
Et prendra soin que d'elle un brave seul hérite.

(Il la place sur le rocher.)

Je sens que le trépas, en mon corps se glissant,
De la tête à grands pas sur le cœur me descend.
Je veux mourir ici tourné vers les Espagnes.
Hélas ! que de combats, de lointaines campagnes
Et de vastes desseins vainement j'ai rêvés !
Jusques ici vivaient en mon sein conservés
Les désirs d'aller voir un jour la ville sainte,
De briser le dur joug auquel elle est astreinte,
D'en chasser à jamais l'impur et vil croissant,
De suivre à deux genoux tous les lieux, où le sang
Du Christ, notre Sauveur, a consacré la terre,
Et de baiser pieux la route du Calvaire.
Oh ! oui, je l'eusse fait en vivant plus longtemps ;
Mais si jeune je meurs, à peine ai-je trente ans !

(On entend de nouveau les trompettes de France : changement subit de ton, air de marche lente et lugubre; Charlemagne est arrivé au champ de bataille. Roland tend les bras du côté d'où vient le bruit et s'appuie contre un pin.)

Adieu toi dont l'amour éleva mon enfance,
Charles, mon roi, mon père ! Adieu ma douce France !
Adieu, parents, amis, hommes de mes comtés,
Vous tous qui m'êtes chers que là-bas j'ai quittés ;
Mais adieu, toi surtout maintenant délaissée,
Sans frère, sans époux, Aude, ma fiancée.
Jamais à tes regards je ne viendrai m'offrir,
Car le comte Roland cette fois va mourir.

(Il se met à genoux et lève les mains au ciel.)

O Dieu ! de tes chrétiens l'ami, le tendre père,
En qui seul ici-bas le moribond espère,
Qui de Lazare a fait la résurrection,
Et sauvé Daniel des fureurs du lion,
Sauve, sauve mon âme à cette heure suprême,
Où, de tous les périls je cours le plus extrême.
Au traître Ganelon je pardonne en mourant.
En retour, ô mon Christ ! soyez-moi le garant,
Avec vous que j'aimais, sainte Vierge Marie,
Qu'ils seront pardonnés les péchés de ma vie.

(Il tombe et meurt, la tête sur son épée et le visage vers l'Espagne).

SCÈNE XIII.

CHARLEMAGNE, THIERRY, NAYMES, RICHARD, FOULE. Au fond, GANELON enchaîné. (En ce moment les trompettes et les tambours retentissent.)

CHARLEMAGNE.

Mais où donc êtes-vous, mon beau neveu Roland ?
Et vous Turpin ? Et vous Olivier le vaillant ?.....
Personne ne répond à ma voix lamentable.
Ils sont morts, oui, tous morts ! Désastre épouvantable !

(Il se couvre le visage avec les mains et reste quelques moments en silence. Alors s'approche Thierry).

THIERRY.

Sire, Roland n'est pas sur la terre étendu :
Pourtant nous savons bien qu'il ne s'est pas rendu.
S'il vivait !...

CHARLEMAGNE.

Hélas ! non. Mais arrêtez, vous autres,

(Tous restent au fond.)

Je veux ici marcher moi seul avant les nôtres,
Au bout du champ des morts. Car apprenez qu'un jour,
Aux grandes fêtes d'Aix, les barons de ma cour,
Se vantant à l'envi chacun de ses vaillances,
J'entendis mon Roland faire ses confidences.
« Si je tombe jamais au pays des païens,
On trouvera mon corps bien avant tous les miens,
Disait-il, et le front vers la terre ennemie,
Je mourrai conquérant tel que j'étais en vie. »

(Il s'avance seul.)

Hélas ! comme partout les herbes et les fleurs
Sont vermeilles du sang de mes fils les meilleurs !

(Tout à coup à l'extrémité de la scène à gauche, devant les rochers, il aperçoit Roland).

Mais le voici ! Roland ! oh Roland ! mon Fidèle !

(Il veut le serrer entre ses bras et tombe évanoui. Thierry, Naymes, Richard, etc., s'approchent, relèvent l'Empereur et le tiennent entre leurs bras. La nuit commence à se faire sur le théâtre).

CHARLEMAGNE.

Il est donc vrai ! La mort t'a battu de son aile
Et te voilà couché, froid cadavre, ô Roland,
Toi, des miens le plus cher, le plus beau, le plus grand !
Et je n'entendrai plus jamais ta voix tonnante,
Ni verrai de ton œil la flamme étincelante !
Jamais plus brandissant Durandal en tes mains,
Tu ne feras courir devant nous les païens !
Ah ! Dieu ! je le comprends, mon bonheur et mes gloires
S'écroulent, désormais fantômes illusoires !

(Il s'arrête. La nuit devient plus sombre. Il reprend.)

Que le Christ, mon Roland, prenne ton âme aux cieux !
Et la place très-haut parmi ses glorieux !
Ah ! Pourquoi venais-tu sur la terre d'Espagne ?
Sans ton bras que fera maintenant Charlemagne ?
Ma puissance et ma joie ensemble vont tomber,
Mon Empire penchant et prêt à succomber,
Qui peut le soutenir après Roland ? Personne.
Des amis rassemblés autour de ma couronne,
Il n'en est pas un seul qui t'approche en valeur

Et des parents aucun, non, même le meilleur !

(Il s'arrête encore. La nuit devient de plus en plus complète. A la fin du troisième couplet, quelques éclairs brillent.)

Quand plus tard je serai de retour en ma France,
Plusieurs, ami Roland, surpris de ton absence,
Soit de mes barons Francs, soit d'un peuple étranger,
Vers moi s'empresseront, venant m'interroger :
« Où donc est-il ? où donc le vaillant capitaine ? »
« Il est mort, leur dirai-je, en la terre lointaine,
« En Espagne, là-bas. » A ces mots que de pleurs !
Pour moi je nourrirai d'éternelles douleurs,
Et ma France sera dans le deuil abîmée,
Car il est mort le chef puissant de notre armée,
Qui, nouveau Machabée, au milieu des combats,
Protégeait tous les siens à l'ombre de son bras,
Et s'avançait toujours vainqueur à notre tête.

(A ces mots les éclairs redoublent, le tonnerre gronde ; bruit de l'orage et de la grêle).

THIERRY.

Mais ne voyez-vous pas, quelle horrible tempête,
O roi ! subitement vient de nous aborder.

Le tonnerre à grands coups ne cesse de gronder.
Quels éclairs ! quelle nuit ! sous nos pieds le sol tremble.

NAYMES.

Non je n'ai jamais vu, jamais rien, qui ressemble
Au terrible prodige accompli sous nos yeux.
Les éléments troublés partout luttent entre eux,
Comme livrés en proie à l'esprit de colère.

RICHARD.

Serait-ce le grand jour de la fin de la terre ?

THIERRY.

Oui, puisque nous voyons l'univers s'écroulant.

CHARLEMAGNE.

Non, non ; c'est le grand deuil pour la mort de Roland.
Mes fidèles barons, cessez, cessez de craindre,
Par là le Dieu du ciel témoigne qu'il veut plaindre
Lui-même mon Roland, par un immense deuil.
C'est bien juste, quand vient de tomber au cercueil
Le vaillant qui n'aura jamais parmi les hommes

Son égal pour dompter au Christ les grands royaumes.
Au moins de le venger, Français, soyons jaloux.

(Il s'agenouille et lève les mains au ciel).

O vrai Père, tu vois Charlemagne à genoux :
Il t'en prie humblement, rends-lui donc la lumière.

(Elle revient peu à peu).

Arme de ton secours sa trop juste colère,
Livre en ses faibles mains, si puissantes par toi,
Les félons, dont la rage envers ta sainte loi
A lâchement tué mes troupes les plus belles,
Marchandé mon Roland, égorgé mes fidèles.
Hélas ! de douce France, ils m'ont ravi la fleur !
Au nom des plus saints droits, accorde à ma valeur
D'abattre les païens et relever ma gloire.
Aujourd'hui la défaite et demain la victoire !

(Il se relève. La scène est complètement éclairée : se tournant vers Richard).

Richard, restez avec mille bons chevaliers,
Pour veiller sur les corps des martyrs, nos guerriers.
Laissez-les comme ils sont dans ces champs de carnages,
Et gardez seulement que les bêtes sauvages,

Ou même les soldats qui veilleront autour,
Ne les osent toucher jusqu'à notre retour.

RICHARD.

Oui, Sire, nous ferons comme a dit notre maître.

CHARLEMAGNE.

Tenez bien enchaîné Ganelon, le vil traître,
Dont les menteurs conseils, qui trompaient nos esprits,
Sont enfin, mais trop tard, démasqués et compris.
Son visage trahit les secrets de son âme ;
Regardez, on y voit luire une joie infâme.

(A Ganelon).

Oui, toi seul, vrai Judas, as vendu ma maison,
Mais après la victoire on te fera raison.

GANELON.

Sire, nous verrons bien.

CHARLEMAGNE.

Tes bravades si fières
Bientôt se changeront en très-humbles prières.

GANELON.

Jamais !

CHARLEMAGNE.

Là, qu'on l'attache en face de Roland.
C'est le premier supplice, à demain le sanglant !
(Se tournant vers la foule).
Aux armes, mes barons ! marchons comme un seul [homme,
En invoquant le Christ et l'Apôtre de Rome !
(Ils défilent. Fanfares. La toile tombe).

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

1262. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

La Vie et les Œuvres de Marie Lataste, sœur coadjutrice du Sacré-Cœur, publiées, avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par M. l'abbé Pascal DARBINS, 3e édit., revue avec le plus grand soin sur le manuscrit, précédée d'une nouvelle *Vie*, écrite par une Religieuse du Sacré-Cœur, d'une *Introduction sur les révélations privées* et de *Notes théologiques*, composées par deux Pères de la Compagnie de Jésus. 3 beaux vol. in-12. 10 fr. 50

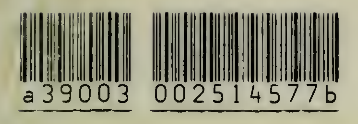
— Même format sur magnifique papier vélin. 14 fr.

— Le même ouvrage, 3 vol. in 8°. 18 fr.

« Livre vraiment prodigieux, livre unique, dont la forme est aussi étonnante que le fond! C'est, sous une forme condensée, un cours complet de théologie dogmatique, morale et ascétique. » Tel est en quelques mots le résumé d'une étude approfondie sur ces écrits, faite par M. l'abbé Maynard dans la *Bibliographie catholique*, juin 1866. Tel est aussi le jugement des théologiens les plus éclairés du clergé séculier et régulier.

Guide spirituel dans les voies de la perfection chrétienne, à l'usage des communautés religieuses et des personnes pieuses, par le R. P. SCARAMELLI, traduit par M. l'abbé RUDEAU. 2 forts vol. in-12. 7 fr.

Quant à sa substance et même quant à son texte presque entier, cet ouvrage est la reproduction de la *Méthode de direction spirituelle* du P. Scaramelli. De l'aveu des juges les plus compétents, ce livre étant le guide le plus complet, le plus pratique et le plus sûr pour diriger dans les voies de la vie et de la perfection chrétiennes, on a pensé avec raison que l'on pourrait faire participer un plus grand nombre de lecteurs à ce trésor inépuisable qui peut satisfaire à tous les états de l'âme.


a39003 002514577b